3 1761 05645347 5

PQ
2607
U53L8

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays.

DU MÊME AUTEUR

Prose

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 ..... 1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917 (*prix Goncourt 1918*) ..... 1 vol.
LA POSSESSION DU MONDE ..... 1 vol.
ENTRETIENS DANS LE TUMULTE ..... 1 vol.
CONFESSION DE MINUIT ..... 1 vol.
LES HOMMES ABANDONNÉS ..... 1 vol.
LES PLAISIRS ET LES JEUX ..... 1 vol.
DEUX HOMMES ..... 1 vol.
LE PRINCE JAFFAR ..... 1 vol.
LA PIERRE D'HOREB ..... 1 vol.
LETTRES AU PATAGON ..... 1 vol.
JOURNAL DE SALAVIN ..... 1 vol.
LE VOYAGE DE MOSCOU ..... 1 vol.
LA NUIT D'ORAGE ..... 1 vol.
LES SEPT DERNIÈRES PLAIES ..... 1 vol.
LE CLUB DES LYONNAIS ..... 1 vol.
SCÈNES DE LA VIE FUTURE ..... 1 vol.
GÉOGRAPHIE CORDIALE DE L'EUROPE ..... 1 vol.
QUERELLES DE FAMILLE ..... 1 vol.

Critique

LES POÈTES ET LA POÉSIE ..... 1 vol.
PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES ..... 1 vol.

Théâtre

LA LUMIÈRE ..... 1 vol.
LE COMBAT ..... 1 vol.
DANS L'OMBRE DES STATUES (*Nouvelle Revue Française*) 1 vol.
L'ŒUVRE DES ATHLÈTES (*Nouvelle Revue Française*) .. 1 vol.
LA JOURNÉE DES AVEUX, suivie de QUAND VOUS VOUDREZ 1 vol.

Poésie

COMPAGNONS (*Nouvelle Revue Française*) ..... 1 vol.
ÉLÉGIES ..... 1 vol.

LA LUMIÈRE

D269

GEORGES DUHAMEL

—

LA LUMIÈRE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

DEUXIÈME ÉDITION

351016
30. 5. 38.

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PQ
2607
U53L8

A MA MÈRE

PERSONNAGES

BERNARD, 26 ans, aveugle-né	MM. Grétillat.
JÉROME, 60 ans, père de Bernard et de Jean	Chambreuil.
UN MÉDECIN	Jean d'Yd.
LE PETIT JEAN, 12 ans	Petite Anna
BLANCHE, 20 ans	Mmes Blanche Albane
CATHERINE, gouvernante âgée	Kerwich.
GENEVIÈVE } Jeunes filles,	Kreiss.
ISABELLE } amies de Blanche	Didier.

L'action se passe de nos jours, sur les bords d'un lac, dans une campagne montagneuse. (On pourra s'inspirer des bords du lac d'Annecy).

Entre le premier et le second acte, il s'écoule une dizaine de jours; entre le second et le troisième, dix jours encore. Le quatrième acte se passe le soir du troisième.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

La terrasse élevée qui entoure la maison de Jérôme. A gauche, première marche du grand escalier descendant dans le jardin. A droite, au premier plan, angle de la maison avec porte sur la scène; la terrasse se prolonge à droite derrière le coin de la maison; elle est limitée vers le haut de la scène par une balustrade en pierre. Au delà, les arbres du parc dévalent vers le lac dont on aperçoit largement les eaux, à gauche, à la faveur d'un grand trou dans les verdures. Au dernier plan, sur l'autre rive, les grandes lignes des montagnes.

Fin de l'été — 5 heures du soir.

A gauche de la scène, Catherine, Blanche, Isabelle et Geneviève brodent, autour d'un petit guéridon Isabelle et Geneviève dévident un écheveau de fil. Blanche se penche de très près sur son métier et pique l'aiguille avec lenteur.

SCÈNE Ire

BLANCHE, CATHERINE, ISABELLE et GENEVIÈVE.

CATHERINE

Ne vous fatiguez pas, Blanche. Voici plus d'une heure que vous ne dites mot; vous souffrirez encore de votre tête et l'on vous défendra de toucher au métier. Montrez vos yeux... Ce n'est pas là une bien robuste lumière, croyez-moi. Il y a sur vos prunelles une petite buée mobile, comme si vous étiez toujours prête à pleurer. Allons! regardez le lac, regardez les arbres et la montagne; cela ne lasse point, et c'est un perpétuel sujet d'étonnement pour ceux qui, comme vous, ne sont pas d'ici.

BLANCHE

Mais qui terminera ma broderie, Catherine? Vous verrez, cet ouvrage ne s'achèvera pas à temps, et, si je pleure, cela me fera plus mal aux yeux que le travail.

CATHERINE

Reposez-vous toujours, et peut-être l'ouvrage gagnera-t-il; ça se voit dans les histoires, et quelquefois aussi dans la vie. Nous qui sommes de ce pays, nous ne regardons pas souvent la montagne et pas assez les arbres et les autres merveilles de cette terre. Ce sont de vieilles choses que nous avons toujours vues, nous les connaissons sans les regarder. Mais nous avons les yeux habiles et bons pour la broderie, et puis nous y trouvons du plaisir et du pain. N'ayez crainte, mon enfant, je ne veux pas vous enlever la joie d'offrir à Bernard quelque chose qui soit entièrement de vos mains : je ne ferai rien, presque rien, peut-être un point ou deux; tenez, je vais d'abord compter les fils.

(*Catherine se penche sur le métier; les jeunes filles l'entourent.*)

GENEVIÈVE

Voici le nouvel écheveau. N'ayez pas peur, Blanche, la broderie sera prête, et Bernard sera content.

BLANCHE

Surtout ne lui dites pas que j'ai commencé ce travail. Quand il tiendra cette étoffe dans ses mains, il aura du plaisir, je crois, mais s'il savait que j'apprends pour lui, il se ferait peut-

être un peu de tourment, et je n'oserais pas continuer.

ISABELLE

Vous le verrez, il fera glisser doucement ses doigts et quand il aura compris la belle fleur qu'il y a là, il aura l'air heureux comme ceux qui voient; mais il la palpera plus longtemps qu'on ne regarde, et il la reprendra souvent.

CATHERINE, *achevant de compter.*

... Dix... onze... Ah! Blanche vous ne serez jamais une bonne élève. Ce n'est pas la faute de vos yeux, mais bien de votre attention. Vous ne regardez pas le modèle, vous ne pensez pas à votre modèle. Voyez : cette fleur s'écarte trop de la tige, et cette tige est trop large, et tout cela ne ressemble plus à ce qu'il fallait copier... On doit suivre ce qui est tracé, mon enfant; sans cela, on ne fait rien de bon. Je sais qu'il y a des brodeuses qui inventent en travaillant, mais de telles personnes sont rares...

GENEVIÈVE

Il y a Bernard...

CATHERINE

Que voulez-vous dire?

BLANCHE

Vous ne connaissez pas cette histoire, Catherine?... C'était un jour du mois passé... On est

venu nous chercher pour aller cueillir des fleurs de montagne. Le bouvier connaissait la vallée où elles sont si belles. Je n'avais jamais vu vivantes des fleurs de cette espèce; j'étais très heureuse et je suis partie avec Isabelle et Geneviève. Nous avons laissé Bernard ici avec les métiers, les broderies et les canevas. Cette course a été très longue et très fatigante; nous n'avons presque rien trouvé de bon. Pour moi, je n'avais qu'une pauvre petite fleur de velours gris-blanc; et quand nous sommes revenues, il faisait complètement nuit. Bernard était toujours là; il était penché sur un métier et il cousait, — pas comme nous, — mais il cousait avec beaucoup d'application, dans l'obscurité... Nous avions beau savoir, c'était très impressionnant. Geneviève est venue avec une lampe et nous avons pu regarder... Ah! Catherine, vous ne pouvez pas vous imaginer une telle broderie! Il avait dessiné, avec les fils, quelque chose qui ressemblait à une fleur, mais à une fleur que nous ne connaissons ni dans les dessins ni dans les champs. Cela m'a paru très beau, mais Bernard n'a pas voulu nous la laisser. Il avait l'air inquiet et ses mains tremblaient... Il a plié le métier et il a tout emporté chez lui...

ISABELLE

Il avait cette figure tourmentée qu'il montre lorsqu'il fait de la musique et qu'il sent que quelqu'un l'écoute.

CATHERINE

Bernard est fier et un peu timide, mes enfants ; vous l'importunez sans doute souvent. Son malheur veut qu'on ne puisse pas le juger comme les autres hommes, ni lui demander ce qu'on leur demande. Vous êtes de petites filles devant lui, et il n'y a pas une de ses paroles dont chacune de vous ne doive tirer profit; mais il n'y a pas une de vos paroles qui ne témoigne du bonheur de voir clair et ne lui parle de quelque chose qu'il ne connaît pas. Vous n'y pouvez rien; vous ne pouvez pas chasser la lumière de votre cœur et de votre langage, mais il faut vous recueillir, auprès de lui, sans en avoir l'air. Blanche sait ne pas le gêner, et surtout elle ne lui fait jamais sentir de la pitié.

BLANCHE

Je ne sais s'il faut souhaiter que la vue lui vienne jamais. Il ne semble rien désirer... et, vite, auprès de lui, j'oublie qu'il ne sait rien de la couleur des choses. Ses yeux sont calmes, et comme emplis de regard; sûrement, quand on sait, et quand on y prend garde, on peut

sentir qu'ils sont déserts et qu'ils ne suivent pas docilement l'idée, et que, non plus, ils ne devancent pas les mains. Mais, quand il veut parler, il met sur sa figure quelque chose d'admirable et de si vivant... que je voudrais fermer les yeux et ne plus voir, pour être digne de l'entendre.

CATHERINE

Sans doute, il n'est pas malheureux... mais il y a toujours quelqu'un pour recueillir et nourrir par devers soi la souffrance dont un autre a fait fi. Depuis le jour où l'on a compris que les prunelles de l'enfant ne viraient pas avec la lumière, le père a vécu dans l'inquiétude. Que n'a-t-il pas tenté? Aujourd'hui, Jérôme est vieux et découragé par cet ancien chagrin; son fils est devenu un homme... rien n'a donné une vue que rien ne saurait donner Jérôme cherche encore, et il appelle ici de temps et temps des guérisseurs qui ne guérissent pas; ces yeux-là ne sont pas malades, ces yeux là n'existent pas (*Silence.*) Il viendra peut-être encore un médecin aujourd'hui. Bernard le recevra pour faire plaisir à son père...(*Silence.*) J'entends monter Jérôme, mes enfants. Ne parlons plus de ça.

(*Entrent Jérome et le petit Jean, par la gauche.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, JÉROME ET JEAN.

JÉRÔME

Bonsoir, Catherine ; bonsoir, jeunes filles. Donnez-moi Blanche et je vous amène en échange mon petit Jean, qui s'est épuisé à courir et qui va maintenant démêler vos fils avec sagesse. Donnez-moi cette Blanche, que je regarde un peu ses pauvres mauvais yeux ; ils font en ce moment un travail pour lequel ils ne sont guère faits.

CATHERINE

Sans doute, mais ne l'inquiétez pas ; vous ne pensez qu'aux yeux, Jérôme, vous en parlez beaucoup...

JÉRÔME

Eh ! Catherine, ce n'est pas sans raison. (*Il entraîne Blanche à droite et la regarde affectueusement.*) Mon enfant, vos regards ne sont pas bons pour la peine, conservez-les pour le plaisir.

BLANCHE

Et le plaisir de la peine?...

JÉRÔME

Me croyez-vous capable d'un méchant conseil, gamine?... Depuis plus de vingt ans, la lumière m'a donné plus de tourments à moi qui la vois, à moi qui la possède encore clairement, que tous les autres soucis qui peuvent se disputer un homme. Je suis vieux, et j'ai fait là-dessus les plus longues réflexions. Le jour vous semble utile avant tout, et cependant, s'il venait à vous faire défaut, vous pourriez suppléer aux conseils de vos yeux; mais la lumière vous est aussi une perpétuelle distraction, et vous auriez pour cela d'infinis regrets.

BLANCHE

Je me suis promis d'achever une broderie pour l'offrir à Bernard. Ne me grondez pas parce qu'il m'est venu ce désir de faire plaisir à notre Bernard.

JÉRÔME

Oui! je sais... je comprends. Bernard est ombrageux et sensible. Jamais il ne m'a paru plus inquiet qu'en ce moment. Il y a un an, lorsque vous êtes arrivée si faible et malade encore pour chercher ici de l'air et de la vie, il n'était pas anxieux. Il ne vous a, d'abord, pas senti bien précisément auprès de lui, vous étiez un des objets doux et prévenants qui remuent

dans l'ombre où il vit. Et puis la crainte lui est venue, comme à vous la force. Je sais que votre présence est précieuse à Bernard et je l'en crois troublé. Ah! je voudrais avoir raison! Blanche, vous êtes une femme simple et bonne... mais je ne suis pas sûr de ce qu'il y a en lui.

BLANCHE

Ne devinez-vous pas ce qu'il y a en moi?

JÉRÔME, *brusquement affectueux*.

Alors garde tes yeux, car les miens finiront un jour... (*Il l'embrasse*.) Un nouveau médecin viendra tout à l'heure ici. C'est un homme célèbre, adroit, dit-on, génial... que sais-je! J'essayerai, je veux essayer. Il peut toujours examiner Bernard. Va chercher mon fils, amène-le ici. Je dois le préparer un peu... lui parler.

BLANCHE

J'y vais. Tout ce que vous ferez sera bon. Je pense aussi à ses yeux, mais je n'y pense pas comme vous. Je ne peux vraiment pas trouver ce qui pourrait le réjouir. Il ne ressemblera jamais à un homme ordinaire, et je ne suis pas sûre que ce que je peux donner soit assez pour le bonheur d'un homme ordinaire.

JÉRÔME

Garde encore ce présent, mon enfant, il sera peut-être un jour la clarté pour celui qui n'a

pas l'autre clarté; il sera peut-être un jour nécessaire... Nous ne savons pas s'il est temps encore... Nous ne pouvons pas mesurer sa nuit. (*Blanche serre la main de Jérôme et s'éloigne.*)

BLANCHE

Jean! Viens avec moi chercher ton frère qui doit être à se reposer dans le jardin. Nous allons courir; j'arriverai certainement avant toi...

(*Elle se sauve, Jean la suit en courant.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BLANCHE ET JEAN.

JÉRÔME

La fin du jour approche. N'avez-vous pas assez travaillé, jeunes filles. Catherine, il faut les promener au bord du lac, dans le bas du parc; il y fait doux, et ce n'est pas dangereux.

CATHERINE

Nous allons cueillir des herbes. Bientôt une bonne fraîcheur va commencer de circuler au ras des gazons; ça descend de la montagne avec l'ombre, et ça dégage une odeur verte et forte qu'on aime à respirer. Il faut que notre Blanche vienne. Je lui montrerai les plantes qui sont pour les bêtes, et celles avec quoi l'on guérit. (*Blanche est rentrée pendant ce temps.*) Je vous montrerai aussi les plantes qui rendent belles et qui font monter du rouge aux joues.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BLANCHE, JEAN, puis BERNARD.

BLANCHE

N'en connaissez-vous pas qui rendent bonne, seulement? Je ne tiens guère à paraître belle. Voici Bernard, il était assis sous un arbre derrière la maison; il vient seul. (*A Jérôme.*) Il n'a pas voulu de mon bras, il ne veut jamais de mon bras... Il ne veut rien de ce que j'ai.

JÉRÔME

Je crois qu'il aimerait te devoir quelque chose qui ne soit pas le secours de tes yeux... Mais il sait tout ici, les distances des objets, l'odeur de la terre et le goût de la saison.

(*Entre Bernard, grand, élancé; il porte, faiblement inclinée, une tête maigre; il a une petite barbe rare et brune. Les cheveux partent très haut sur le front, les tempes sont dégarnies. Les yeux, fort enfoncés, sont dépourvus d'éclat et ne remuent que d'une façon insensible. Quand Bernard parle, il semble que*

les yeux morts tirent de toute la figure un peu de chaleur et de vie. Il marche avec hésitation quand il est seul; avec une décision automatique et téméraire lorsqu'il y a quelqu'un... Il est coiffé d'un chapeau de paille et tient une canne dans sa main droite.)

JÉRÔME

Bernard, je voudrais causer avec toi. Veux-tu rester sur la terrasse? Il n'y fait plus trop chaud, nous serons bien.

BERNARD

Comme vous voudrez, père (*Il retire son chapeau et s'assied sur un banc de pierre qui longe la balustrade, au fond de la scène.*) Vous êtes ici Catherine.

CATHERINE

Mais oui, mon enfant.

BERNARD

Je sais bien. Il y a là des jeunes filles qui sont si raisonnables... Cela respire le travail ici, alors je sais tout de suite que vous y êtes; cela respire aussi une sorte de bonté familière.

CATHERINE

Tu me fais beaucoup de plaisir et d'honneur, Bernard, et c'est une leçon pour ces enfants. Elles m'ont longtemps taquinée et voulaient me faire croire que tu me reconnaissais parce

que je prends un peu, — oh! un tout petit peu — de tabac à priser...

BERNARD

Je crois que si vous les embrassiez une fois, une seule bonne fois, avec votre façon maternelle et robuste, elles ne sentiraient plus jamais l'odeur du tabac...

CATHERINE

Je suis honteuse de ces beaux compliments et je me sauve avec toute mon école pour n'en pas entendre davantage. (*Blanche hésite, ne sachant pas s'il faut demeurer ou partir*). Venez, Blanche, venez avec nous.

JÉRÔME

Va te divertir un peu, ma Blanche. Laisse-nous l'enfant, il n'a que trop couru toute la journée.

(*Catherine sort avec les jeunes filles. Le petit Jean reste quelques instants à jouer au sable sur le côté, puis sort. Jérôme va s'asseoir sur le banc de pierre, près de Bernard.*)

SCÈNE V

JÉROME, BERNARD

JÉRÔME, *avec hésitation.*

Il va venir ici quelqu'un pour toi.

BERNARD

Bien, bien!... Qui est-ce?

JÉRÔME

C'est un médecin.

BERNARD

Je ne suis pas malade.

JÉRÔME

Tu ne me comprends pas. (*Il se lève et parcourt la scène à grands pas.*) Plutôt, tu me comprends bien, et tu es trop bon, cela est certain, pour me faire répéter des choses que nous savons tous les deux. Eh bien... Bernard... tu ne dis rien?

BERNARD

Si, si, je dis que vous êtes un homme très bon, et qu'il ne doit pas y avoir de père plus affectueux que vous parmi les autres hommes que je ne connais pas, et qu'il n'y en a certaine-

ment pas de plus dévoué dans toutes les histoires que Catherine m'a lues pour m'amuser autrefois.

JÉRÔME

Alors, mon petit Bernard, il faut recevoir ce médecin et te laisser examiner. C'est un savant très célèbre; il en a guéri beaucoup...

BERNARD

Oui, oui, il a dû beaucoup guérir, mais il n'a sans doute jamais rien créé. On ne fait produire aux choses vivantes que ce qu'elles contiennent en germe, et, vous le savez bien, mes yeux ne contiennent rien... et je ne sens pas qu'il puisse jamais me venir de là quelque chose de nouveau.

JÉRÔME

Oh! mais, la lumière...

BERNARD, *l'interrompant.*

La lumière, oui, la lumière! J'ai pensé plus que je ne puis dire sur ce mot qui revient sur toutes les lèvres, près de moi, et c'est à mes oreilles une musique familière. Je crois que pour vous tous, enfants ou vieux, avec ici plus d'amour, et là plus de regrets ou plus d'espoir, et là plus de savoir du monde, il veut dire la même chose ardente et grande et je ressens cette lumière à travers vous qui respirez dans la chaleur où je me tiens. Mais, quand je suis bien seul et que je dis : « lumière », il se produit en

moi de tels avènements, il éclate des chants si puissants et si graves, que je sens bien que mes parents, et les parents de vous, mon père, et de ma mère ont laissé dans mon corps l'essence et la nature de ce que vous nommez le jour. Et je suis fier, et je suis presque heureux, et je... Mais pardonnez-moi, je ne sais ce que je viens de penser et de dire, je ne suis pas presque heureux, je suis heureux... je vis avec plusieurs rêves et je ne sais comment vous exprimer... qu'il ne me manque rien.

JÉRÔME

Oui! j'ai fait vingt tentatives inutiles, mais laisse-moi recommencer une fois. Avec un tel esprit riche et généreux, quel homme serais-tu?

BERNARD

Je vous en prie, ne répétez pas cela; vous êtes si parfaitement juste que vous n'aurez pas la faiblesse de juger ce que je pourrais être, quand vous aimez ce que je suis. Non, non, je vous assure, il ne me manque rien... Tenez, à cet endroit croît un arbuste — oh! ce n'est pas la même chose, je le sais — mais il demeure et dure ici, et fait des feuilles et fait des fruits selon sa race. Il ne vient pas à votre esprit de désirer qu'il produise une fleur qui ne soit pas sa fleur, et dans une saison qui n'est pas sa sai-

son... Laissez à d'autres une telle folie. Il ne me manque rien, je ne désire rien; tout ce que j'ai, je vous le dois déjà, père.

JÉRÔME

Un homme va venir... Reçois-le toujours; reçois-le pour contenter mon vieil entêtement. Je deviens vieux, Bernard; il ne me reste que les illusions des vieillards; elles tiennent plus énergiquement que celles des enfants; ne me les enlève pas toutes, mon Bernard, laisse-moi radoter encore un peu...

BERNARD *se lève et se promène avec agitation.*

Ne croyez point que je ne comprenne pas ce que vous essayez de m'offrir. Ne croyez pas cela. Vous êtes ici près de moi, vous entendez mes paroles, le cri de mes pas sur le sable et le souffle de ma respiration; vous sentez cette odeur de la fin du jour et la chaleur de l'été coule doucement entre vos mains moites; vous êtes assis sur ce banc de pierre; vos doigts en palpent le grain, s'enfoncent dans les trous et devinent des petits coquillages qui s'y sont incrustés... Vous respirez, nous respirons ici tous deux... l'air descendu des pentes laisse dans notre bouche le goût un peu amer des genêts et des genévriers... tout cela, nous l'avons en commun.

Et vous qui êtes là près de moi, si toutes ces connaissances venaient à vous manquer, vous auriez encore quelque chose pour vous dire que votre fils est ici, que la terre s'étend autour de vous, qu'il y a ici une maison et là des arbres, et que plus loin, plus loin que ma main et que le bruit, il y a... de l'eau, que sais-je?.. un lac, et d'autres arbres qu'on ne peut pas toucher d'ici, et d'autres cailloux qu'écrasent d'autres hommes, et d'autres... et d'autres... Oh! mais je ne sais plus.

JÉRÔME

Mon enfant, il ne faut point t'agiter ainsi.

BERNARD

Mais si l'on vous disait, à vous qui avez tout, que l'on peut vous donner quelque chose d'extraordinaire ne ressemblant à rien de ce que vous possédez et capable d'établir autrement votre connaissance des choses... Ah! que feriez-vous, que feriez-vous? Vous seriez sans doute tourmenté et plein d'aspirations... Mais ne diriez-vous pas, peut-être, merci; j'ai tout ce qu'il me faut, je ne veux rien.

JÉRÔME

Mon corps n'est pas fait pour me donner plus que ce qu'il me donne; mais toi, Bernard, tu es un homme et les autres hommes voient...

BERNARD, *l'interrompant, presque sévèrement.*

Vous êtes téméraire de me faire de telles louanges d'une chose que vous n'êtes pas sûr de me pouvoir donner... (*Jérôme laisse tomber sa tête dans ses mains.*) Je crois... Oh! je sens que je viens de vous dire une chose presque cruelle. (*Il met un genou en terre et prend les mains de son père.*) Je n'en avais certainement pas l'intention, je vous assure... (*Il passe les mains sur la figure de Jérôme.*) Oh! souriez encore.

JÉRÔME

Oui, oui, je sourirai. Ce n'était pas plus cruel que la vérité.

BERNARD

Vous souriez, cela me suffit. Je suis heureux. (*Il se lève et recommence à marcher.*) Le médecin viendra... Il me parlera... Tout ce que vous voudrez... mais s'il n'y peut rien, n'ayez pas de douleur, car je n'aurai pas de déception. Telle quelle, ma vie me semble complètement organisée... Rien ne peut désormais la changer... Je connais tous les bonheurs qui étaient à portée de ma main; je ne veux rien d'autre. Je suis heureux. Je n'ai pas de besoin. Je n'ai... (*Il se heurte à une chaise.*)

JÉRÔME, *se levant précipitamment.*

Bernard! Tu n'as pas de mal. Non! Tu n'as pas de besoin, et pourtant mes yeux ne seront pas toujours vivants pour écarter de ton chemin les choses qui blessent... Ah! je suis triste, Bernard, car je t'ai fait ainsi... et tu es assez bon pour me le pardonner... C'était peut-être ma faute; il y a eu des gens pour le penser et pour le dire.

BERNARD, *calmé.*

N'y songez pas : mon frère est de votre sang et de celui de ma mère; il n'est pas aveugle. Il y a eu là quelque chose d'étranger à votre savoir, à tout savoir humain. Allez, allez à vos affaires, père; le médecin viendra, et je serai — je vous en donne ma promesse — patient selon ses mérites et selon mon amour pour vous.

JÉRÔME

Merci, mon enfant, merci, j'étais sûr...

BERNARD

Je resterai sur la terrasse; envoyez-moi Jean, que je n'entends plus; je ne serai pas seul ainsi.

(*Jérôme sort.*)

SCÈNE VI

BERNARD ET JEAN, puis LE MÉDECIN.

BERNARD, *continuant de parler.*

Je ne serai pas seul et je ne serai pas tenté de chercher si je ne veux pas ce que je n'accepte pas... et si l'on peut me donner ce qu'on me propose... et s'il est bon de vouloir ce que l'on me propose. Qui vient là? C'est toi, Jean, qui es là?

JEAN, *dansant et sautant.*

Ah! je ne te le dirai pas, tu ne le sauras jamais...

BERNARD, *attirant l'enfant contre lui.*

Viens près de moi, mon petit Jean. Voilà. Reste ici, que je sente un peu comme tu es raisonnable et grand. Tes joues sont tièdes comme les pierres par un après-midi d'été. Tu as d'aimables cheveux; ils sont plus fins que ceux de ton amie Blanche, sans doute.

JEAN

Oui! Ils sont plus petits et plus frisés que ceux de Blanche, et puis ceux de Blanche sont noirs.

BERNARD

Oui, oui! ils sont noirs...

JEAN

Comme les tiens.

BERNARD

Oui, je sais, comme les miens. Ah! voilà tes yeux; ils remuent comme deux billes; je ne les touche pas beaucoup, je ne les touche pas du tout, je les sens remuer comme cela, presque de loin. Mais pourquoi les tournes-tu par là? Que regardes-tu par là?

JEAN

Il y a un homme dans la grande allée du jardin.

BERNARD

Ah! Il vient de ce côté?

JEAN

Oui, il tient un beau petit sac de voyage. C'est un homme grand comme papa, mais il n'a pas de barbe. Il a un lorgnon sur le nez.

BERNARD

Tu vois bien le sac et le lorgnon, mon petit Jean?

JEAN

Oui, et une serviette noire sous son bras

BERNARD

Bien. Je l'entends maintenant qui monte l'es-

calier. Tu vas rester près de moi; tu ne diras rien à ce monsieur, rien, entends-tu, pour ne pas me faire de peine.

(*Entre le médecin; 50 ans, assez élégant, portant ce qu'a signalé Jean. A l'entrée du médecin, Bernard pose l'enfant qu'il tenait sur ses genoux; il prend un air dégagé et dit en se découvrant:*) Bonjour, Monsieur.

LE MÉDECIN

Bonjour, Monsieur. N'est-ce point ici qu'on attend le médecin pour un cas de cécité, je crois?

BERNARD

Sans doute... peut-être... je ne sais pas, Monsieur. Mais je vais vous adresser au maître de cette maison, il vous renseignera plus complètement. Désirez-vous vous débarrasser de votre sac et de votre serviette, Monsieur? il fait encore très chaud. Jean, mon petit Jean, prends la serviette de monsieur et son petit sac de voyage.

(*Le médecin remet ces objets à Jean, qui les porte sur le banc de pierre.*)

LE MÉDECIN

Je ne voudrais pas vous embarrasser Monsieur... Voilà qui est fait. (*Il s'éponge le front.*) Je suis le médecin spécialiste qu'on a prié de venir examiner l'infortuné malade. J'ai grand

hâte de voir le père et l'intéressé, encore que mon examen ne réclame point la lumière solaire.

BERNARD, *avec un geste.*

C'est heureux, Monsieur, le soleil venant de se coucher. (*Il recule un peu vers le fond de la scène.*) Suivez l'allée qui tourne la maison. Vous verrez une porte... Voyez-vous cette porte... marron, là-bas, à droite?

LE MÉDECIN

Une porte marron... attendez...

BERNARD

L'enfant va vous conduire, Monsieur. Peut-être n'avez-vous pas très bonne vue...

LE MÉDECIN, *ajustant son lorgnon.*

Si, si, excellente, excellente. Ah! je vois la porte marron.

BERNARD

L'enfant va vous conduire, Monsieur, et vous m'excuserez... j'attends ici, j'attends depuis longtemps quelqu'un... quelque chose qui n'est pas encore venu, qui ne viendra jamais, je crois. Va, va, Jean, conduis Monsieur près de ton père... Adieu, Monsieur. (*Au médecin qui s'éloigne.*) Prenez garde aux caisses à fleurs; on vient de les repeindre en vert... (*Le médecin est parti, conduit par Jean.*) en vert les caisses à

fleur, en marron la porte, en rouge... le toit. Noirs mes cheveux, noirs ses cheveux. Oh! je retiens bien toutes les leçons. L'imbécile, il va chercher l'infortuné malade...

(*Il trouve son chapeau et sa canne. Jean rentre en courant.*)

JEAN

L'homme est avec papa. Ils viennent par ici... ils parlent beaucoup... ils sont tout près.

BERNARD

Donne-moi ta petite main, mon garçon. J'aime bien cette petite main-là, elle ne donne pas trop d'attention à ce qu'elle fait; elle n'a pas l'air d'accomplir un devoir; c'est meilleur. Là, maintenant, partons vite.

(*Ils sortent par l'escalier de gauche.*)

SCÈNE VII

JÉROME, LE MÉDECIN, puis BERNARD

(*Jérôme et le médecin entrent par la droite.*)

LE MÉDECIN

Il ne saurait y avoir de doute, Monsieur. L'habitude et le savoir nous permettent de juger rapidement des choses...

JÉRÔME

Vous lui parlerez, et vous verrez comme il est sympathique et de bon sens. Il est un peu nerveux, peut-être, étrange parfois, mais...

LE MÉDECIN

Qu'à cela ne tienne! Notre art n'est-il point propre à ordonner toutes choses... il est une façon d'interroger qui donnerait du jugement et de la réflexion à la tête la moins pondérée.

JÉRÔME

Oh! Monsieur, rien de tout cela ne lui fait défaut; je voulais dire qu'il est susceptible, irritable même, avec les personnes qu'il ne connaît point. Seriez-vous assez bon pour lui

adresser la parole d'une façon à la fois cordiale et simple... simple, vous comprenez, Monsieur. Il n'aime pas à être pris en pitié ; il n'aime pas non plus se sentir l'objet d'une attention trop soutenue... Pardonnez-moi... tout cela semble très délicat, très difficile. Mais c'est mon enfant, Monsieur, je le connais... et j'ai confiance en tout ce que vous voudrez tenter.

LE MÉDECIN

Tout est alors pour le mieux. Nous avons, à l'égard des malades, un certain don de pressentiment. Cela s'acquiert à la longue. Même, il nous devient aisé de discerner le mal... presque à distance, et de préjuger de sa nature. Nous ne voyons plus l'humanité comme elle se présente pour les autres yeux, mais nous en prenons une notion plus profonde, plus dégagée des apparences.

JÉRÔME

Le courage me revient à vous entendre parler, Monsieur. N'avez-vous pas d'autres renseignements à me demander? Le jour n'est plus très bon, je vais faire allumer les lampes dans la salle et prévenir mon fils... Il devrait être ici. (*Il se penche sur la balustrade.*) Ah ! le voici dans le jardin. Bernard! Bernard! veux-tu monter, mon enfant? — (*Au médecin.*) Il monte, Monsieur.

Le temps de tourner le perron. (*Jérôme descend au-devant de Bernard.*)

LE MÉDECIN, *inspectant les lieux.*

Votre demeure est charmante, adorable... Quel âge a, disiez-vous, le jeune aveugle?

BERNARD, *qui est rentré pendant ce temps.*

Vingt-six ans, Monsieur.

JÉRÔME

Voici mon fils.

LE MÉDECIN, *légèrement interdit.*

Ah! parfaitement, parfaitement.

BERNARD

Vous avez trouvé la porte marron, Monsieur?

LE MÉDECIN

Oui, oui, parfaitement...

JÉRÔME

Que veut dire? Monsieur t'a donc rencontré, Bernard?

BERNARD

Je crois, mon père.

LE MÉDECIN, *entraînant Jérôme.*

Mais certainement... Voici le fait : J'ai, dès mon arrivée, aperçu notre malade sur cette terrasse... et j'ai trouvé bon de faire une petite expérience très concluante... Mais ne parlons plus de cela, je sais ce que je voulais savoir.

Nous allons commencer à l'interroger, si vous le voulez bien.

JÉRÔME

Faites le nécessaire, et puissiez-vous me tirer de la peine où je suis depuis si longtemps!

(*Bernard est debout, couvert, à gauche de la scène; il agite nerveusement sa canne, le médecin s'approche.*)

LE MÉDECIN

Votre père, en quête d'une personnalité possédant des compétences particulières sur les maladies des yeux, m'a fait appeler pour vous examiner. Nous ne savons pas encore ce que nous pourrons faire; mais mon plus grand désir serait... grâce à ma nouvelle méthode... de vous rendre...

BERNARD, *froidement.*

De me rendre... Ai-je perdu quelque chose, Monsieur?

LE MÉDECIN

Je voulais dire : de vous donner...

JÉRÔME, *bas, au médecin.*

Je vous en prie, ne vous blessez pas de ce qu'il dit. Je vous ai prévenu; c'est son caractère d'esprit, c'est sa façon d'être, il n'y met pas d'amertume.

LE MÉDECIN

Oui, oui! (*A Bernard.*) J'aurais donc grand

désir de tenter, pour vous, l'application d'une méthode très heureuse, et qui pourrait vous donner la vue.

BERNARD

Pas davantage?

LE MÉDECIN, *à Jérôme.*

Que dit-il?

JÉRÔME

Je ne sais pas trop; je vais voir. — Bernard, mon enfant, Monsieur est ce médecin dont je t'ai parlé; Monsieur est un grand savant qui a bien voulu venir jusque chez nous pour te soigner. (*Bas.*) Ah ! Bernard ! je t'en prie, je t'en prie...

BERNARD, *bas.*

Laissez-moi, père ; vous ne pouvez pas comprendre ! (*Au médecin.*) Voulez-vous m'excuser et poursuivre, Monsieur.

LE MÉDECIN, *un peu moins assuré.*

Il s'agit d'un procédé qui m'a donné, dans un grand nombre de cas, de très beaux, de très remarquables résultats. C'est simple ; vous vous en rendrez compte, il s'agit d'une poudre à prendre quotidiennement...

BERNARD

Arrêtez, arrêtez! Touchez votre nez, Monsieur. (*Le médecin porte involontairement la main à*

son nez). Qu'y a-t-il, sur votre nez? Mais c'est un lorgnon! Je sais à quoi cela sert. (*Il rit nerveusement et se met à marcher.*) Allons, jetez cela, Monsieur, et mangez aussi de votre poudre. Oh! ne prenez pas garde... Vous avez une longue expérience des aveugles; vous les devinez à cent pas, et vous savez mieux que tout autre qu'ils n'ont pas toujours le caractère bien fait. Ah! (*d'une voix plus basse et tourmentée*) je vous attendais. — Je ne disais rien: mais je vous attendais, quand même; je n'avais pas absolument de l'espoir, car je ne sais pas ce que vous pouvez donner... mais je vous attendais cependant avec curiosité, avec inquiétude. — Tout cela n'est pas votre faute, ce n'est pas, non plus, la faute de votre science, mais je sens quelque chose de maladroit et de blessant qui fait que je ne désire plus rien, rien, entendez-vous? Vous êtes le neuvième homme célèbre qui vient ici. Je me souviens de toutes ces visites : chaque fois, il s'est passé quelque événement qui m'a retiré pour de longs jours le désir de changer de situation. — Voir! voir! Je sais ce que c'est: c'est être le réceptacle indigne et vain d'une grandeur divine! Voir! c'est posséder en ignorant une propriété prodigieuse! Oh! je n'ose pas, je n'oserai jamais tenter de voir, moi! moi! Ai-je

mérité cela? Voir! c'est prendre le droit d'effleurer seulement les choses, avec je ne sais quoi, sans jamais les étreindre et les serrer violemment. Oh! voir! il me semble que ce serait meilleur que rêver! Mais non, mais non, vous voyez, vous qui êtes ici, et je sais ce que c'est que voir; c'est répéter, toute sa vie, les mots et les cris de ceux qui ont vu : la porte est marron, les caisses à fleurs sont vertes, mes cheveux sont noirs. Je vois, Monsieur, je vois...

LE MÉDECIN, *prenant sa serviette et son sac.*

Monsieur, j'ai les plus vifs regrets; mais un tel malade exige d'autres soins que les miens.

JÉRÔME

Je vous en prie, je ne sais, je n'ose...

LE MÉDECIN

Inutile, Monsieur, je retrouverai le chemin... Nous reparlerons plus tard.

(*Il sort, Jérôme descend quelques marches et revient s'asseoir près de Bernard. Il y a un long silence. La nuit est tombée pendant la scène précédente; la dernière scène se passera dans l'obscurité.*)

SCÈNE VIII

JÉROME, BERNARD.

JÉRÔME

Que ta volonté soit faite, Bernard. Depuis de longues années, tu sais agir et parler en homme; et pourtant tout ce qui vient de se passer me jette dans le trouble et dans la confusion. Je ne comprends pas tout; je suis plein d'inquiétude et de chagrin. Je ne peux rien te reprocher : même aux instants de la colère, il y a dans tes paroles une sagesse implacable et tes phrases les moins raisonnables renferment comme des raison que je sens, à défaut de me les bien expliquer. Enfin! Enfin! Pardonne à mon entêtement. Tu aurais été plus passif que j'aurais désiré vivre encore longtemps pour essayer, toujours; tenter cette chose, puis une autre... tout... tout... jusqu'à te prêter des yeux, te céder mes pauvres yeux. J'ai pris tout mon saoul de la lumière; je deviendrais aveugle maintenant sans tristesse pour vivre un peu dans ce monde

où tu as toujours vécu. — Hélas! je ne peux rien, Bernard; rien! Personne ne pourra donc rien ?

BERNARD, *prenant la main de Jérôme.*

Personne ne m'aime comme vous m'aimez.

JÉRÔME, *après un silence.*

On pourrait t'aimer autrement, Bernard. Il y a peut-être un amour plus puissant que l'amour d'un père... Je ne pourrai pas m'en aller sans savoir auprès de toi quelque chose d'attentif et de tendre. Tu es un homme, il peut survenir des événements qui remuent complètement ton existence. Je pensais à cela, je pensais à d'autres choses encore, quand je cherchais le médecin capable de souffler dans tes yeux un peu de lumière, comme on souffle un peu d'air dans les lèvres d'un petit enfant qui respire mal. — J'y pensais, j'y pense encore, il y a des forces contre lesquelles l'esprit ne vaut pas. (*Avec hésitation.*) Ah! Bernard! si l'amour venait un jour, serais-tu cet homme fier et fort que tu veux être?

BERNARD

Ah! taisez-vous... je vous en prie... je ne peux même pas penser.

JÉRÔME

On ne peut rien se promettre. Tu ne seras pas le maître de ton amour...

BERNARD

Je serai le maître, je vous le jure.

JÉRÔME

Tu ne seras pas le maître de la pitié.

BERNARD

Qu'avez-vous dit?

JÉRÔME, *répétant lentement.*

Tu ne seras pas le maître de la pitié. Il pourra se tendre vers toi un amour si parfaitement soumis et pur, un amour qui saura ne rien demander, avec une telle ferveur... que tu devras t'incliner vers lui les mains pleines.

BERNARD

Mon père, vous venez de dire trop gravement ces choses. Mais non! mais non! personne... il n'y aura personne... (*Il se met à marcher avec agitation.*) Vous venez de dire trop gravement ces choses. On ne parle pas ainsi quand on ne tient pas dans son esprit un secret. Ah! que voulez-vous me faire entendre maintenant?.. On ne parle pas en vain devant moi. Vous le savez, les mots sont mon meilleur bien; je les saisis et je les vide de tout leur sens avant de les lâcher. Vous avez voulu dire une chose que je dois savoir.

JÉRÔME

J'ai voulu dire que, peut-être, il y a près de

toi quelqu'un à qui tu ne sauras pas refuser, un jour, ta pitié.

BERNARD, *dans un grand mouvement d'émotion.*

C'est bien... c'est bien... Je ne pouvais pas croire... je n'aurais jamais osé croire. — Vous m'avez dit, vous-même, ce que je n'aurais pas osé deviner, sans doute parce que je n'ai pas de regard. C'est bien... Je vous en prie, allez-vous en. Je veux rester seul. Il faut que je réfléchisse longtemps et que je sois seul.

(*Jérôme se lève et s'éloigne lentement. Bernard attend, puis s'élance derrière Jérôme et dit d'une voix précipitée.*)

Papa, papa, envoyez... peut-être est-il encore temps... envoyez chercher ce médecin, peut-être n'est-il pas loin. Je vous en prie... envoyez chercher ce médecin.

RIDEAU

ACTE II

ACTE II

La grande salle dans la maison de Jérôme. Portes au fond et à droite. A gauche, grande baie avec balcon. A gauche de la baie, un petit orgue à tuyaux. Meubles divers.

Au lever du rideau, la grande fenêtre de gauche est fermée par un pan de draperie ; le soleil filtre légèrement. Obscurité chaude de l'après-midi. Bernard est assis à l'orgue et joue.

SCÈNE I

BERNARD, BLANCHE

Bernard joue depuis quelques instants lorsque entre Blanche portant un verre plein. Elle ouvre la porte très doucement et avance dans la salle. A peine a-t-elle fait deux ou trois pas que Bernard cesse de jouer et reste immobile.

BLANCHE

Bernard, c'est moi...

BERNARD

Je le sais.

BLANCHE

Je ne vous gêne pas?

BERNARD

Vous ne me gênez jamais; personne ne me gêne.

BLANCHE

Je vous apporte votre potion, vous ne l'avez pas encore prise aujourd'hui.

BERNARD, *touchant l'orgue.*

J'en prenais une autre.

BLANCHE

Oui ! oui ! Vous la preniez avec une grande joie et une grande confiance; mais vous acceptez celle que je tiens sans plaisir et sans désir.

BERNARD

Je ne dis pas cela. Mais j'attends encore tout de ce que vous m'offrez là; tandis que « l'autre » m'a déjà donné plus que vous ne sauriez croire.

BLANCHE

Je comprends. Lorsque vous écoutez quelque chose, vous avez l'air si recueilli que le désir me vient de percevoir tout ce que vous entendez.

BERNARD

Vous ne pouvez pas, vous ne pourrez jamais.

BLANCHE

Non, je ne pourrai jamais; et puis ce ne serait pas juste.

BERNARD

Vous avez raison : ce ne serait pas juste.

BLANCHE

Tenez, voici la potion.

BERNARD

Posez-la quelque part, sur la table. Je la prendrai plus tard. Parlez encore, votre voix est plus précieuse que tous les remèdes.

BLANCHE

Ne dites pas cela : je ne la mesure pas, et

même je lui laisse dire ce qu'elle veut dire. Si j'y faisais attention, je ne trouverais sans doute plus rien de bon.

BERNARD

Parlez, parlez toujours ; vous le savez bien : j'entends plus et autrement que les autres, j'entendrai volontiers plus que vous ne direz.

BLANCHE

Peut-être... certainement...

BERNARD

J'entendrai même plus que vous ne penserez.

BLANCHE

Je ne sais pas ; pour cela, je ne crois pas... (*Un silence.*) Vous ne pouvez pas savoir comme nos oreilles sont pauvres : les plus gros bruits nous arrivent ; pour les autres, ils se perdent dans notre lumière. — Moi, j'entends mieux, je comprends mieux dans la nuit ; mais, pourtant, il y a encore trop d'images de soleil dans ma tête. — Et puis, tout cela n'est pas toujours vrai ; il y a...

BERNARD

Il y a ? Il faut continuer ; je vous suis très bien.

BLANCHE

C'est difficile... Il y a des sons que je ne comprends bien que grâce à mes yeux ; mais je

dois me tromper. Oui ! je me trompe ; mes yeux me donnent une explication qui est plus séduisante que suffisante ; si je savais ne point m'aider de leur conseil, je comprendrais peut-être mieux.

BERNARD

N'en croyez rien ! Vous feriez aux choses une histoire peut-être plus belle en ne les voyant pas. Mais ce n'est pas cela qu'il faut pour vivre. Il ne faut rien prêter à la nature, il faut tout lui demander. Et moi ! moi ! Je suis obligé de lui prêter.

BLANCHE

C'est que vous êtes riche, Bernard.

BERNARD

Non, je lui prête en pauvre. Si le plus complet, le plus armé de tous ceux qui sont dans le monde à un grand degré au-dessus de moi, de tous ceux qui voient, sait se recueillir au milieu des êtres et des choses et donner ensuite aux hommes, il est fort et certainement prédestiné. S'il s'épuise à couvrir les objets d'explications tirées de son mauvais cerveau, il est puéril et certainement vain ; il est encore plus faible et plus misérable que moi...

BLANCHE

Ah ! vous ne faites pas ainsi, vous, Bernard !

Le sort vous a placé parmi nous, vous, dépourvu d'un pouvoir que nous possédons tous. Mais, depuis que je vous connais, je rêve d'un monde où tout serait arrangé pour vivre comme vous vivez ; où tous connaîtraient cette sérénité et votre sagesse... Laissez-moi parler ; je dis des paroles enfantines, peut-être ; et, pourtant, tenez-les pour réfléchies. La nature a voulu s'imposer à nous de toutes façons, et elle a placé dans notre tête quelque chose de fulgurant et de terrible ; c'est la clarté de nos yeux. Eh bien ! c'est un perpétuel mirage et un jeu perpétuel qui empêche notre âme de se recueillir en soi. Je suis sûre de cela, depuis que je vous connais.

BERNARD

Savez-vous, Blanche, que vous remuez des idées bien graves? Vous ne devez pas vous amuser assez, et pas assez goûter à l'existence, telle qu'elle est donnée aux jeunes filles de votre âge.

BLANCHE

Je ne sais pas, mais je ne pourrais pas parler autrement. Tous ceux qui, le matin, regardent, comme moi, naître la lumière, conservent pour un jour entier une légèreté du cœur et de l'esprit qui les empêche de savourer complètement

la souffrance et la joie. Mon ami pardonnez-moi d'oser me prononcer sur des sentiments aussi graves, mais il n'y a que vous pour me comprendre. J'ai des yeux fragiles et faibles; ils sont toujours fatigués, ils me font toujours mal; ils m'imposent toute la journée une jouissance cruelle qui demeure comme au-dessus de mes forces. J'ai peur du soleil et je ne sais pas toujours si je l'aime.

BERNARD

Non, non, vous ne savez pas ce que vous devez aimer. (*Il va jusqu'à la baie et prend le rideau à pleines mains.*) Restez là, là, à cette place... (*Il tire d'un seul coup le rideau; on aperçoit les arbres, puis le lac et la montagne; un flot de soleil entre et couvre Blanche d'un éblouissement.*) Ne blasphémez plus! Il me semble que si j'étais cette personne que vous êtes, je tomberais à genoux. (*Blanche s'approche lentement de la fenêtre, jusqu'à s'asseoir sur la marche du balcon. Elle est en pleine lumière aux pieds de Bernard.*) Dans quelle situation désespérée venez-vous de me mettre? J'ai toutes les habitudes de la vie des hommes; je sais que la chaleur était derrière ce rideau et qu'il y flotte aussi, pour vous, quelque chose de pénétrant, de divin. Il suffit de lever cette étoffe pour qu'il

se produise dans la chambre un changement prodigieux et qui ne m'échappe pas entièrement. S'il y avait des oiseaux ici, ils se mettraient à chanter, après ce que je viens de faire; et vous demeurez là, assise, et vous ne parlez plus. Est-ce une générosité téméraire qui vous a dicté tout ce que vous m'avez dit; est-ce une telle générosité, ou bien le désir du... silence, le désir de ce que vous nommez la nuit? Qu'attendez-vous de moi, maintenant? Me croyez-vous assez fou pour vous parler de la lumière et de cette source tumultueuse et aérienne qui vient chauffer mes mains et votre joue? — Etes-vous bonne seulement, ou n'aimez-vous pas vivre?... — Oui, votre tête est tiède... Je ne dirai rien de plus; je vous devine, trempée par la clarté... la clarté!... Mais vous n'attendez pas d'un aveugle qu'il fasse l'éloge de votre soleil. Que puis-je vous dire? Je ne sais rien qui vous soit utile, ou même agréable. Vous, vous savez des choses... mais je ne vous demanderai rien. Tenez, il monte maintenant de vos cheveux une odeur si pénétrante... la lumière seule a pu faire cela. On dit... on dit que vous êtes belle... je comprends, et s'il m'arrive de toucher votre visage, je le sens avec une grande force. — Mais les gens qui disent cela n'ont pas touché votre

visage, et ils s'expriment avec d'autres mots que les miens. (*Il s'éloigne un peu de Blanche.*) Vous n'êtes pas digne d'être belle. (*Avec une brusque colère.*) Tenez, levez-vous; écartez-vous! Ne restez pas davantage près de moi. — Je dis des choses qui ne sont pas graves, entendez-vous. — Et puis il n'était pas dans mes desseins de les dire; c'est la surprise; c'est la lumière qui agit aussi sur moi. Je n'ai pas droit à cette griserie. Je dois retourner à ma complète obscurité; j'y suis plus maître de moi. Quelqu'un pourrait venir... laissez-moi me ressaisir à l'aise. Si quelqu'un venait, je devrais peut-être montrer soudain une résignation et un amour de la nuit qui ne sont plus actuellement dans mon cœur.

(*Blanche se lève, s'éloigne lentement, puis sort.*)

(*Bernard attend, immobile, sa sortie; il gagne alors l'orgue, en tire quelques sons, puis se lève avec un découragement visible. Il va vers la table et cherche à tâtons le verre apporté par Blanche. Il le prend, s'avance vers la fenêtre, semble hésiter un moment, puis le vide par-dessus la balustrade. Entre Jérôme.*)

SCÈNE II

JÉROME, BERNARD

Jérôme tousse légèrement, Bernard se tourne un peu, mais ne dit rien. Il gagne ensuite l'orgue et s'assied.

JÉRÔME

Bernard, Catherine demande si tu veux aller avec elle à la vigne. Les raisins sont mûrs; Catherine sait que tu aimes cette promenade, elle sera contente de te faire tenir la corbeille pendant qu'elle coupera les grappes.

BERNARD

Je n'irai pas avec Catherine aujourd'hui. Je faisais de la musique, père; j'en vais faire encore.

JÉRÔME, *après un silence.*

Pourquoi as-tu jeté ce qu'il y avait dans ton verre? Je t'ai vu, je t'ai vu comme j'entrais.

BERNARD

Père, pourquoi boire, ce soir, un verre de promesses?.. Je n'ai besoin que d'un flot de consolations. (*Il arrête d'un geste Jérôme qu'il sent*

s'approcher.) Vous le devinez, j'allais apaiser ma soif avec cette musique.

JÉRÔME

Il fallait prendre ta potion quand même, Bernard. Ta musique! oui! oui!... Celui qui a fait cette musique voyait...

BERNARD, *l'interrompant.*

Il voyait en effet; aussi l'a-t-il faite pour moi, qui ne vois point. Je me sens, envers lui, la plus pure gratitude. Il me dispense de voir. Mais, père, vous êtes trop bon pour me forcer à des paroles inutiles. Ne m'obligez pas ici d'avoir du courage, il me faudrait, en ce moment, faire un trop grand effort.

JÉRÔME

Depuis que le médecin est venu, tu ne parles plus ainsi. Tu semblais paisible et réfléchi, plus que jamais. Et pourtant, que fais-tu, maintenant, que fais-tu?

BERNARD

J'ai pris cette potion, hier. Je ne la prends pas aujourd'hui; je ne la prendrai plus désormais. Elle ne m'est plus utile. Hier, il s'agissait encore un peu de moi; j'espérais qu'il ne s'agissait que de moi. Aujourd'hui, je pressens une tristesse plus grande et plus grave. Je n'ai plus besoin de songer à de vaines tentatives;

je dois me ramasser tout entier pour être bon; et je suis mieux placé, comme je le suis, pour faire ce qu'il faut.

JÉRÔME

Je devine qu'il se passe quelque chose. Je viens de rencontrer Blanche qui sortait de cette chambre; elle pleurait. Oh! il arrive ici des événements en face de quoi mes yeux clairvoyants, mes yeux vivants sont impuissants et inutiles.

BERNARD

Je voudrais vous expliquer...

JÉRÔME

Oui, oui, il le faut. Blanche a-t-elle parlé? Qu'a-t-elle dit? Ce que je t'ai fait entendre te place en face d'elle dans une situation qui demande toute ta noblesse et ta bonté ; ce n'est pas tout, mais il faut déjà cela...

BERNARD

Non, vraiment, il ne s'agit plus de cela. Il ne s'agit plus de connaître quelle place lui était marquée en moi, mais il est encore temps d'aller au devant de son cœur... Il faut qu'elle n'aime plus, entendez-vous? Il faut qu'elle n'aime plus ce qu'elle aime en moi.

JÉRÔME

Mais qu'y a-t-il? Qu'as-tu remarqué?

BERNARD

Ecoutez : elle est venue tout à l'heure m'apporter, avec des paroles sans importance, cette potion dont la valeur ne lui inspire aucun vœu bien précis, j'en suis sûr; et puis elle a causé. Comment ai-je pu, depuis un an, entendre Blanche vivre auprès de moi, sans avoir acquis plus tôt la certitude qui m'est venue tout à l'heure? — Je ne doute pas, maintenant, de cet amour; elle aime cet aveugle que je suis. — Elle ne m'aime pas par pitié, et pour me donner ce que je n'ai point; elle m'aime, avec ferveur, parce que je sais des choses que ceux qui voient ne savent pas. Entendez! entendez! Je suis sûr de cela, sans démêler ce qu'il en peut advenir... Elle ne s'élance pas avec vigueur vers plus de plénitude comme doivent faire les autres jeunes filles de son âge; elle s'incline vers mon... obscurité, cela l'attire comme le silence... comme la mort. Vous écoutez, plein d'inquiétude, mais vous ne soupçonnez peut-être pas un danger. Je suis un homme habitué à respirer la crainte avec l'air même qui me nourrit. Je sens qu'il y a là quelque chose d'anormal et de décisif.

JÉRÔME

Oui, oui, explique...

BERNARD

Oh! il ne s'agit pas exactement de comprendre, mais de pressentir. Je me suis mépris trop longtemps. J'aurais dû lui laisser croire qu'elle devait, un jour, m'être utile avec ses yeux, et que cette « clairvoyance » me serait même indispensable dès ma sortie dans le monde, dans un monde que je ne connais pas, et où je n'ai point mesuré avec mes pas la distance des objets et fixé, par la mémoire, leur forme et la place de leurs arêtes. Je n'ai pas fait cela; il est bien tard.

JÉRÔME

Alors que faire? Il faut tout de suite...

BERNARD, *poursuivant.*

... Il y a là comme un amer désir d'être moins que ce qu'on est... N'avez-vous jamais éprouvé ce goût de ne plus être vivant?.. Il me semble que pour ceux qui voient, cela doit commencer ainsi. Ce n'est pas une chose nouvelle; je me souviens maintenant de paroles lointaines et de désirs qu'elle eut déjà. La certitude m'est venue tout à l'heure; alors, je lui ai fait honte, et j'ai peut-être parlé durement. Cela ne fera rien : elle aime cette façon de penser que me donne ma condition; elle écoute avidement toutes les pauvretés qui naissent dans le...

silence de ma vie. Elle prête l'oreille lorsqu'elle croit que j'entends quelque chose... Est-ce ma faute? Elle suppose une grandeur et une perfection recueillies là où tous les autres ne reconnaissent qu'une infirmité. Eh bien! comment dois-je accepter un tel amour? Il y a là un besoin de renoncement que je ne saurais laisser grandir à mes côtés.

JÉRÔME

Mais que crains-tu?

BERNARD

Vous aimez Blanche, — mais elle n'est pas votre fille; aussi votre intuition en est-elle moindre. — Si l'on vous disait : « Votre petit Jean ne vit plus de la vie turbulente et joyeuse des enfants, il se retire à l'écart de ses camarades et s'abîme dans une rêverie triste, il ramène contre lui tous les élans de son âge, et il se complaît dans la compagnie d'un infirme », vous auriez immédiatement les plus vives et les plus positives inquiétudes.

JÉRÔME, *brusquement résolu.*

C'est vrai, c'est vrai. Le bonheur de cette petite n'est pas ici. Elle va partir... il faut qu'elle parte.

BERNARD, *fort troublé, se lève.*

Partir, mais... Partir!... croyez-vous? Qu'en

voulez-vous faire? Partir! vous n'y songez pas.

JÉRÔME

Pourquoi? N'es-tu pas de cet avis? Après ce que tu viens de dire...

BERNARD

Ah! c'est vrai, vous n'y pouvez peut-être pas grand'chose! Mais moi, je peux encore l'aider. Je peux encore lui donner l'amour d'un meilleur amour, l'amour de la lumière et de la vie... Il faut seulement chercher, et l'arracher à cette existence solitaire. Je ne sais pas si cette maison était la demeure qu'il lui fallait, mais, maintenant, elle y doit rester. Il faut la divertir de sa vie intérieure.

JÉRÔME

Et alors?

BERNARD

Mais vous connaissez cela mieux que moi. Sortez-la d'ici, d'abord; promenez-la. Renouvelez l'air autour d'elle, et changez... l'horizon. Tenez, commencez par de menues distractions : emmenez-la sur le lac, faites venir des amis, cherchez, cherchez, voyagez, entraînez-la — entraînez-moi si vous voulez — complétez son instruction, donnez-lui des professeurs, cherchez, cherchez...

(*Entre Catherine.*)

SCÈNE III

BERNARD, JÉROME, CATHERINE

CATHERINE

Je viens donc le chercher moi-même, puisque vous n'avez pas su me l'amener... Ah! je n'arrive pas bien, je crois...

BERNARD

Si j'avais encore quelque chose à dire ici, vous resteriez, Catherine, et vous ne seriez pas de trop. Je vais vous accompagner. Donnez-moi votre panier...

(*Il se dirige vers la porte, Catherine s'approche de Jérôme.*) Eh bien, venez-vous maintenant?

CATHERINE

Me voici, me voici. (*Bas à Jérôme.*) Blanche est dans la maison, voyez-la, parlez-lui; je crois qu'elle pleure encore; qu'est-il est arrivé?

JÉRÔME

Je vous raconterai cela.

BERNARD, *du dehors.*

Venez donc, Catherine.

CATHERINE, *sortant.*

Me voici. Attends-moi, Bernard.

SCÈNE IV

JÉROME, BLANCHE

(*Jérôme se promène à grands pas dans la pièce*; *on frappe à droite.*)

JÉRÔME

Entrez! (*Entre Blanche.*) Ah! c'est toi. Veux-tu rejoindre Bernard, il est dans la vigne avec Catherine? Il serait content de prendre ton bras pour finir cette promenade.

BLANCHE

Je ne crois pas. Il connaît très bien le chemin de la vigne, et jamais il n'a désiré prendre mon bras pour y aller.

JÉRÔME

Mais tout à l'heure, justement, il t'a demandée au moment de partir.

BLANCHE

Cela m'étonne. Je ne peux pas lui être de grand secours.

JÉRÔME

Mais qu'as-tu donc à parler ainsi? Ah! Blanche, tu as pleuré tantôt et tes yeux sont encore humi-

des. Tu n'es pas heureuse; quelqu'un t'a-t-il tourmentée?

BLANCHE

J'ai pleuré, mais ce ne sont pas de mauvaises larmes. Oh! je suis heureuse; je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

JÉRÔME

Est-ce bien sûr?

BLANCHE

Bien sûr! Tout le monde est bon. Et puis, je suis heureuse d'un bonheur que vous ne pouvez pas savoir (*souriant*), que vous connaissez un peu... que vous ne connaissez pas tout à fait,

JÉRÔME

Oui... je sais un peu. (*Lui prenant les mains.*) Mais est-ce pour cela qu'on devient triste?..

BLANCHE, *souriant.*

Ah! sans doute.

JÉRÔME

Est-ce pour cela que l'on n'aime plus à se promener, que l'on dort mal, que l'on ne joue jamais plus avec les enfants et qu'on reste, la nuit, à rêver dans des salles sans lumière? Ah! mais c'est que je remarque tout, moi. On ne me trompe pas.

BLANCHE

Oh! père, je n'ai jamais voulu vous tromper.

JÉRÔME

C'est bien; appelle-moi ton père. Cela engage pour moi l'avenir selon de chers vœux. — Je ferai tout pour te voir satisfaite et joyeuse. Que veux-tu? Que désires-tu?

BLANCHE

Je ne veux rien, rien pour le moment. Je n'ai besoin de rien.

JÉRÔME

Ah! mon enfant, voilà la phrase qui sonne à mes oreilles depuis vingt ans. Mon pauvre Bernard a toujours mis sa tendresse pour moi et sa bonté à répéter cette phrase-là. Et toi aussi, maintenant. — Que mon petit Jean grandisse! J'ai besoin de sentir auprès de moi quelqu'un qui ne cachera pas ses désirs et ne ménagera pas ma générosité. C'est plus épuisant de rester tant d'années sans trouver à faire usage de sa bonté que d'être contraint à la saigner sans cesse. N'aurais-je donc pas bientôt la joie de donner, de faire plaisir et de me dépouiller un peu. Tu ne veux rien! Tu n'as besoin de rien! Mais c'est un crime à ton âge, petite fille, que de ne pas tout désirer. — Non, non, certainement, tu dis cela parce que tu ne veux pas choisir parmi les souhaits que forme ton cœur. Eh bien! réflé-

chis, cherche, et dis-moi...Que veux-tu? Que puis-je inventer pour te réjouir?

BLANCHE, *s'appuyant contre la poitrine Jérôme.*

Rien, rien de plus, mon bon père. Je suis arrivée ici sans affection et sans courage, et vous m'avez tout donné. Maintenant, je ne souhaite plus que rester ici, longtemps, toute ma vie. Je ne veux plus sortir d'ici, je ne veux plus rien de ce qui est ailleurs, je n'aime plus rien de ce qui est ailleurs.

JÉRÔME

J'avais pensé à voyager avec toi; pas très loin... nous aurions emmené Bernard.

BLANCHE

Ah! vous savez bien que Bernard ne voudra pas s'en aller; non, non, restons ici, toujours.

JÉRÔME

Eh bien! nous resterons ici; je vais faire repeindre la barque et nous irons ramer sur le lac, de temps en temps... Tu ne dis rien... cela ne te plaît pas beaucoup. Alors je ferai venir des professeurs, tu apprendras la peinture... tu ne peindras pas beaucoup, parce que tu n'as pas de bien bons yeux, mais tu feras de la musique...

BLANCHE

Oh! non! je n'oserai jamais rien jouer devant Bernard.

JÉRÔME

Rien jouer! La belle excuse! Tu n'oseras rien jouer, tu n'oseras rien faire, tu ne sortiras pas... Mais que feras-tu? Tu resteras ici comme une petite noisette dans sa coquille.

BLANCHE

La noisette n'est pas malheureuse dans sa coquille.

JÉRÔME

C'est bon, c'est bon. Je comprends.

BLANCHE

Qu'est-ce que vous comprenez?

JÉRÔME

Rien! Je parle pour moi. Montre un peu ta figure; tu as encore les yeux rouges. Tu sais ce qu'a dit le médecin de Bernard pour toi-même : il faut ménager ces yeux-là, et les traiter avec douceur; il ne faut pas travailler trop longtemps; il ne faut pas faire de longues lectures...

BLANCHE

Je ne lis presque plus.

JÉRÔME

... Tu dois éviter d'aller au vent; et surtout,

il faut redouter la lumière vive, la lumière qui blesse, l'éclat du soleil...

BLANCHE

La lumière qui blesse, n'est-ce pas?

JÉRÔME

Oui, songes-y et ne pleure plus.

(*Entre Bernard.*)

SCÈNE V

BERNARD, BLANCHE

(*Bernard porte un panier de raisin. Il le pose sur la table et prend une grosse grappe.*)

BERNARD

Tenez, Blanche, Blanche! venez prendre cette belle grappe.

(*Blanche s'approche. Tous deux sont dans le cadre lumineux de la fenêtre. Bernard soulève la grappe et la pose dans les mains tendues de Blanche. Jérôme attend un peu, puis s'éloigne doucement et sort.*

BERNARD

Sentez-vous comme elle est lourde et tiède. Le beau fruit! La tige qui le soutient est forte et bien gonflée de sève. Tous les grains y sont pendus pour téter leur part. Il y en a de tout petits que les autres ont enfouis... Ils sont restés misérables, ils n'ont pas pris leur ration de chaleur, ils sont aveugles. (*Blanche soulève la grappe devant ses yeux.*) Il y en a qui sont tendus à éclater. Sentez sur leur peau cette petite

poussière humide et presque imperceptible; ça s'en va facilement, ça ne les empêche pas d'être... d'être...

BLANCHE

Transparents.

BERNARD

Oui, transparents, ce doit être le mot. (*Blanche va reposer la grappe.*) Il y a des mots que j'entends dire ainsi souvent; leur sens ne m'est plus complètement étranger, — c'est pour cela que j'aime à vous écouter parler, Blanche. — Ces mots-là ont tellement servi; ils ont passé sur tant de lèvres qu'ils possèdent une chaleur personnelle et des propriétés qui ne sont pas seulement d'emprunt. — Quand on met son oreille contre le trou d'un coquillage, on entend comme le bruit d'une cascade ou d'une tempête, et les gens racontent qu'à force d'avoir séjourné dans la mer la coquille en a conservé la rumeur. C'est un peu semblable pour les mots; ils deviennent polis et durs en vieillissant, et ils prennent un peu de la vertu des choses qu'ils représentent. Je ne sais rien de la clarté, mais lorsque vous prononcez, avec votre voix belle et mobile, des mots comme « lumière », « transparence » ou « soleil », il naît brusquement en moi des manières d'images vio-

lentes qui me parcourent comme des frissons ou m'ébranlent comme de grands coups de tonnerre. — Eh bien! Blanche! n'avez-vous justement rien à me dire parce que je vous laisse savoir à quel point j'aime entendre votre voix?

BLANCHE

Je préfère vous écouter, Bernard. Avec une seule de mes paroles, vous savez penser si profondément et tirer de vous tant de bonnes et belles réflexions que je crois meilleur de me taire.

BERNARD

Oui, oui, mais il me faut une de vos paroles.

BLANCHE

Vous n'en avez pas toujours besoin pour dire des choses merveilleuses. Et puis, mes paroles, ce sont des paroles que je répète. Moi, je ne tire rien de moi-même.

BERNARD

Vous êtes injuste; je ne sais comment vous parler aujourd'hui. J'ai le désir de vous dire quelque chose d'affectueux que je pense et vous me confondez avec vos réponses. Remarquez : je tire beaucoup de moi-même, mais je ne trouve pas toujours ce que je veux. (*Silence.*) Voulez-vous me faire la lecture? Cherchez ici le livre qui vous plaira.

BLANCHE

Oh! volontiers, volontiers; vous me demandez cela si rarement. (*Elle va vers la bibliothèque.*) Vous ne me l'avez pas demandé deux fois pendant toute une année.

BERNARD

J'avais tort. Il me semble que j'en aurai besoin plus souvent maintenant.

BLANCHE, *cherchant dans les rayons.*

Remarquez-le, mon ami, je n'étais pas injuste pour moi-même, mais seulement sévère. Non, je ne tire rien de moi. Non, je n'apporte pas même d'aliment à vos réflexions; je suis indigente et un peu stérile... alors vous me demandez de faire la lecture; mais je suis heureuse d'être capable de vous faire la lecture.

BERNARD

Arrêtez, arrêtez, Blanche. Jetez le livre que vous avez pris. Venez ici. Je suis aujourd'hui maladroit et malheureux. Je ne trouve rien de ce qu'il faut dire, rien de ce que je voudrais dire. Venez! Vos mains, donnez-les moi. Vous m'aiderez un peu si je me trompe, mais, par pitié, ne prenez rien en mauvaise part de ce que je vous dis; tachez de sentir et d'aimer l'affection qu'il y a dans mes propos. Vos mains... elles sont, dans les miennes, timides

un peu, chaudes à peine ; les doigts sont longs, je crois qu'ils ne sont pas très vifs, mais ils me semblent pleins d'hésitation et d'étonnement. Voulez-vous bien leur commander un peu d'énergie ! Voulez-vous animer ces doigts... voilà une main qui n'a pas l'air capable de devenir jamais un poing. — Ah ! je sens des marques d'aiguilles... c'est un souvenir de cette belle broderie. Elle m'est précieuse, Blanche, et ces piqûres-là seront disparues depuis longtemps que votre présent me restera cher. Mais il faudra broder encore... sans fatiguer vos yeux, n'est-ce pas ?

BLANCHE

Oh ! mes yeux...

BERNARD

Vos yeux me sont utiles, plus que je ne puis dire ; par eux et au travers de vous-même, je sais un peu de ce qui se passe autour de moi. Nous n'avons jamais assez parlé de tout cela, mais maintenant je veux me mettre avec vous à l'école du monde.

BLANCHE

Certes, vous ne m'avez pas souvent parlé de cette façon. Je ne sais pas ce que je pourrai faire, mais je vous promets de regarder, pour vous, avec ferveur.

BERNARD

Oui, pour moi et pour vous aussi. Il y avait un vieux roi déchu qui marchait ainsi, conduit par une jeune fille; mais celui-là s'était lui-même tué les yeux. Il fallait qu'il fût bien malheureux, Blanche. — On dit que ceux qui ont vu sont plus à plaindre que moi...

BLANCHE

Je n'en suis pas sûre.

BERNARD

Oui, oui! les souvenirs... cela tourmente.

BLANCHE

Non, cela suffit...

BERNARD

Qu'importe! — Nous allons transformer notre façon de vivre. Il faudra nous distraire un peu, vous distraire.

BLANCHE, *étonnée*.

Comme vous voudrez.

BERNARD

Oui, oui! je veux... Il faudra faire des promenades sur le lac. Je dirai à mon père de faire arranger la barque.

BLANCHE

Mais, mon ami, pourquoi ces brusques résolutions?

BERNARD

C'est affaire à moi. Cette solitude me pèse, tout à coup. Nous recevrons quelques amis.

BLANCHE

Oui, je n'en connais pas encore.

BERNARD

Nous en ferons, nous en trouverons, c'est facile. J'ai l'intention de voyager un peu. Il ne faut pas rester ici, dans ce coin de terre. Il y a, paraît-il, de belles choses, un peu partout.

BLANCHE, *émue profondément.*

Oui, il paraît.

BERNARD, *poursuivant avec cordialité.*

Vous ne faites presque rien, ici, Mademoiselle... vous ne savez pas grand'chose... il va falloir apprendre, avoir des professeurs. Tenez, toutes ces résolutions me sont venues brusquement, aujourd'hui, en accompagnant Catherine dans la vigne. Je vais complètement transformer mon existence. Vous aurez ici des professeurs. Je veux que vous appreniez des arts d'agrément... la peinture par exemple; je serais heureux de vous savoir peintre... (*Blanche s'est mise à pleurer doucement.*) Ah! Quoi? Quoi?

(*Blanche pleure; Bernard la serre contre lui pour la consoler.*)

BERNARD

Oh! Je me trompe encore! Je me trompe encore! Ah! les hommes qui voient savent-ils plus que moi ce qu'ils font et ce qu'ils veulent? Blanche, écoutez-moi! Blanche, écoute-moi; je n'ai rien dit qui pût te blesser, rien?

BLANCHE

Oh non! mais je suis triste.

BERNARD

Tu es triste, tu es triste... alors, viens, je vais te montrer le soleil. C'est la gloire et la nourriture de tous, même de ceux qui n'ont pas d'yeux... Il est encore ici, je le sens autour de nous, je le sens entre nous.

(*Il l'entraîne vers la fenêtre.*)

BLANCHE

Il va se coucher, Bernard, il va s'éteindre...

BERNARD, *l'entraînant toujours.*

Viens avec moi. Viens jusqu'à la fenêtre : je vais te faire voir... je finirai bien par te rendre heureuse. Regarde, regarde et parle-moi. Il monte du sol une bonne odeur aromatique et mouillée, qu'y a-t-il?

BLANCHE

Ce sont des voitures de foin qui vont vers les granges.

BERNARD

Et puis, qu'y a-t-il? Ah! toi qui peux regarder, étonne-moi par la force des mots que l'on peut trouver pour faire comprendre. Allons, cherche : il y a des fleurs, sans doute, entre les brindilles du foin ?

BLANCHE

Oui, des renoncules et des colchiques... je suppose... je ne vois que leurs couleurs.

BERNARD

Mais cela suffit, tu remarques, cela suffit! Je connais la forme des fleurs et la délicatesse de leur chair; je distingue leur odeur, et tout cela me semble prodigieux; mais que peuvent-elles réserver de plus beau qui soit sensible à distance? Qu'y a-t-il, plus loin, devant nous?

BLANCHE

Il y a les arbres...

BERNARD, *suivant par l'imagination.*

Poursuis, poursuis... je sens l'écorce et le bois; je sens les feuilles... elles sont encore fraîches, toutes?

BLANCHE

Oui, vertes, avec du rouge, pourtant...

BERNARD

Du rouge! oui! je sais : rouge, rouge, c'est

quelque chose d'éclatant comme un grand bruit...

BLANCHE

Du rouge et de l'or, déjà...

BERNARD

De l'or, de l'or. Je devine. Poursuis; que vois-tu?

BLANCHE

Les arbres remuent. Il y a un peu de vent. Ils se balancent avec ce bruit que tu entends, là-bas, doucement; toutes les feuilles virent et se retournent. Chaque arbre a l'air d'un gros tourbillon serré.

BERNARD

Encore, encore? Qu'y a-t-il après les arbres? Regarde bien, Blanche, et tu aimeras, tu aimeras tout cela.

BLANCHE

Il y a le lac...

BERNARD

Je comprends, je me souviens de la barque : mes mains pendent dans l'eau, et, de temps en temps, une herbe longue et gluante les accroche et les tire... l'eau fait un petit bruit à l'arrière du bateau... Continue.

BLANCHE

Sur le lac, il flotte un léger brouillard. Comment dire?

BERNARD

Oui, je devine. J'ai déjà rencontré le brouillard. Cela faisait dans mes cheveux une multitude de petites gouttes fraîches. Je comprends. Continue.

BLANCHE

Plus loin, il y a la montagne.

BERNARD

Tu peux la... toucher, du haut jusqu'au bas, d'un seul coup?

BLANCHE

Oui! je la vois du haut jusqu'au bas. Elle est maintenant bleu foncé. Elle est déjà plus sombre que le reste.

BERNARD

Et que vois-tu encore?

BLANCHE

Je vois le soleil qui va se coucher derrière la montagne.

BERNARD

C'est bien, continue.

BLANCHE

Il y a trois nuages noirs et minces allongés au bas du ciel.

BERNARD

Continue, je crois que je comprends encore.

BLANCHE

Le soleil descend derrière les nuages.

BERNARD

Ah! regarde bien maintenant. Si tu me fais comprendre, tu es sauvée, sauvée! Tu as assez d'amour.

BLANCHE, *la figure incendiée et s'abritant un peu avec son bras.*

Oh! le soleil! Je ne peux pas regarder, Bernard.

BERNARD

C'est maintenant qu'il faut regarder; que vois-tu? Comment est-ce beau? Comment est-ce sublime?

BLANCHE *cherchant et d'une voix saccadée.*

C'est comme une grande fête triste avec du bruit qu'on n'entend pas.

BERNARD

Oui, oui! c'est ça; encore, encore...

BLANCHE

Oh! mais je ne peux plus.

BERNARD

Oh! je t'en prie, encore, encore... Sauve-toi... Sauve-moi...

BLANCHE, *cherchant les mots.*

C'est... c'est un sacrifice éblouissant; c'est une mort déchirante et sans regrets...

BERNARD

Ce n'est pas tout?

BLANCHE

Voilà qu'il flambe sur la montagne même... Ce

foyer ne reviendra certainement plus, jamais plus ainsi... Oh! pleurer, pouvoir pleurer!...

BERNARD

Va, va toujours...

BLANCHE, *face au soleil, regardant avec force.*

Maintenant, c'est éclatant... et terrible... ce n'est plus sur la montagne... c'est dans ma tête; c'est dans l'intérieur de ma poitrine, je ne sais plus, je ne peux plus...

BERNARD, *ivre.*

Encore! Ah! encore!

BLANCHE

C'est... C'est... Ah! Bernard! c'est un trou noir dans ma tête, Bernard! c'est un trou noir, c'est l'ombre, Bernard, je ne peux plus, c'est la nuit...

(*Elle tombe contre Bernard en se couvrant la face; Bernard, précipité du rêve, la reçoit dans ses bras.*)

BERNARD

Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Que fais-tu, Blanche? Oh! Je ne t'entends plus, Blanche? — Père! père! (*Il avance dans la pièce, soutenant et traînant Blanche évanouie.*) Père! père! Il arrive quelque chose... quelque chose d'effrayant...

RIDEAU

ACTE III

ACTE III

Une clairière dans le parc. Au fond, un banc de pierre en hémicycle. Au milieu du banc, une petite statuette; à gauche du banc, un sentier s'enfonce sous bois; à droite, fourrés épais. Un chemin traverse la scène de gauche à droite au premier plan ; à l'entrée du chemin, à gauche, un tronc d'arbre couché pouvant servir de banc.

SCÈNE I

CATHERINE, BLANCHE, BERNARD
puis le petit JEAN.

Ils entrent tous trois par la gauche. Blanche marche entre Catherine et Bernard. Elle porte un bandeau sur les yeux. Ils avancent lentement et sans parler.

CATHERINE, *après un long silence.*

Nous pouvons nous asseoir ici. (*Elle conduit Blanche jusqu'au tronc d'arbre et l'assied.*) Tu connais cet endroit du parc, Bernard?

BERNARD

Oui, je viens quelquefois par ici. C'est un peu loin de la maison, mais je sais tous les chemins jusqu'à la statue. Nous sommes bien auprès de la petite statue du banc de pierre, n'est-ce pas?

CATHERINE

Elle est ici, à ta gauche.

BERNARD

C'est cela. J'aime beaucoup ce banc. Sa

pierre est très bonne, la pluie qui goutte des branches l'a lavée et a creusé de petites coupes aux places où la matière est plus tendre; il y demeure souvent un peu d'eau de la dernière averse.

CATHERINE

Préfères-tu t'aller reposer sur ce banc-là?

BERNARD

Non, nous sommes bien sur le tronc d'arbre, et nous n'avons pas encore pris ici tout le plaisir que nous y pouvons prendre. Comme je ne suis pas attiré sans cesse plus loin par la figure que les objets offrent à distance, je ne quitte jamais un endroit qu'après y avoir reçu tout ce que je pouvais y recueillir de joie.

CATHERINE

Et comme les êtres et les choses ne livrent leurs secrets qu'à la longue, tu finis toujours par connaître leurs plus belles confidences.

BERNARD

Oui! Oui! Sentez-vous un peu de fraîcheur ici? Les feuillages sont immobiles et pesants. Peut-être ceux qui sont tout en haut remuent-ils légèrement, mais cela ne s'entend guère. L'air ne se promène pas aujourd'hui, il est posé par terre et s'y épaissit peu à peu. J'ai déjà senti l'automne dans les coups de vent qui

annonçaient le dernier orage. Respirez la vapeur de la terre : les odeurs veulent s'élancer, mais elles retombent au ras du sol et s'y maintiennent lourdement. (*D'une voix très douce* :) Tu ne dis rien, Blanche. Serais-tu incommodée par ce temps?

BLANCHE

Non, je t'écoute et j'essaye de sentir ce que tu dis.

CATHERINE

Encore huit jours, une semaine, pas plus, et l'on t'enlèvera ton bandeau. Tu le quitteras le soir, d'abord, à l'heure où la lumière hésite avant de se retirer; puis, peu à peu, on te laissera voir plus de jour, au fur et à mesure que tes yeux reprendront leur force.

BERNARD

Il ne faudra pas aller trop vite, surtout.

CATHERINE

N'aie crainte. On suivra les avis du médecin, et, avant un mois, Blanche te guidera elle-même dans le parc.

BERNARD

Tu voudras bien, Blanche, me conduire par la main?

BLANCHE

Oh! oui.

CATHERINE

Tu comprends, Bernard, ça l'ennuie, ce bandeau. Mais c'est une épreuve salutaire qui lui fera mesurer ses forces et sentir comme un châtiment; certainement, un châtiment. Aux gens qui présument d'eux-mêmes contre toute prudence, ce ne sont pas des accidents qui arrivent, mais des punitions, et quand la punition dépasse la faute, il y a une intention de la nature de faire un bon exemple; alors, la certitude...

BERNARD, *l'interrompant doucement.*

Catherine, votre sagesse est excellente et barbare, mais elle ne dit pas que la punition ne va pas toujours à qui fit la faute. Blanche, que voici, porte peut-être le châtiment de la témérité d'autrui.

CATHERINE

Allons! qu'est-ce encore que cette histoire?

BERNARD

Rien, rien, une idée...

CATHERINE

Porte ton bandeau, Blanche, avec patience; porte-le pendant le temps nécessaire à la guérison. Et trouve là une manière de bonheur; quand il te sera loisible de voir, tu n'en seras que plus heureuse.

BLANCHE

Oui, je le crois.

BERNARD

Je le souhaite de tout mon cœur depuis ce mauvais soir. Savez-vous, Catherine, que ce n'est pas la même chose que moi. Tout d'abord j'ai cru que je devenais moi-même aveugle, moi, moi... Il m'a semblé que je perdais quelque chose de considérable. Et puis... elle devint si triste soudain. Oh! elle n'est pas faite pour cela.

BLANCHE

Je verrai encore, je verrai encore très bien, j'en suis sûre. A travers le bandeau, à travers les paupières fermées, il m'arrive des lueurs rouges et je sens que si je pouvais ouvrir les yeux, toutes les choses se trouveraient autour de moi aux places que mon imagination leur donne. Je voudrais bien que ces huit jours soient passés...

CATHERINE

Ils vont passer, et huit jours encore de prudence, et puis tu retrouveras toutes les choses à leurs places, en effet, et les êtres vivants vieillis un peu, les feuilles des arbres flétries et une ride de plus sur la figure de Catherine. Tu verras, il n'y a rien de plus doux qu'une con-

valescence... Tu retrouveras le monde plus vieux, mais plus beau.

BLANCHE

Ah! Catherine, quand on a pensé mourir...

(*Entre le petit Jean.*)

JEAN

Catherine, papa veut te parler. Donne ta main et nous irons voir papa.

CATHERINE

Est-ce pressé, mon petit Jean?

JEAN

Ce n'est peut-être pas pressé pour papa... mais c'est un peu pressé pour moi. Isabelle et Geneviève vont venir me chercher bientôt, et je voudrais mes beaux habits.

CATHERINE

Tes beaux habits! Où veux-tu donc aller

JEAN

Nous devons faire une grande promenade, puis dîner chez Geneviève. Je suis un homme, je reviendrai ce soir, à la nuit.

CATHERINE, *riant.*

Tout seul?

JEAN

Peut-être que non. Elles reviendront avec moi, le long du lac; comme cela, elles n'auront pas peur : je suis un homme.

CATHERINE

Bon, nous irons voir ton papa, puis je te donnerai tes beaux habits. (*A Bernard et à Blanche.*) Je peux m'en aller un peu... Ne vous écartez pas d'ici; je reviendrai vous chercher.

BERNARD

Vous pouvez partir, Catherine. D'ailleurs, je sais le chemin jusqu'à la maison; je connais bien cette clairière.

CATHERINE

Je reviendrai, je reviendrai bientôt. Attendez-moi. Allons, Jean.

(*Sortent Catherine et Jean.*)

SCÈNE II

BERNARD, BLANCHE

BERNARD

Quand tu seras guérie, tu me conduiras toujours. Maintenant je peux te guider moi-même, je connais bien tout. Donne-moi ta main. Nous allons jouer, veux-tu, pendant que tu es encore malade; je peux te promener jusqu'ici, moi, parce que je suis plus sûr de mes pas que toi.

BLANCHE

Oui, donne-moi la main : je n'ai pas peur.

BERNARD

C'est bien, merci, je suis heureux... Songe donc que tu tiens cachés sous ce bandeau ces deux yeux humides et vifs, ces yeux qui, d'habitude, tournent, vont au devant des choses et t'avertissent de ce qui marche ou de ce qui demeure. Brusquement, tu es devenue plus faible et plus étonnée qu'un enfant, parce qu'il t'a fallu condamner ton regard à sommeiller pour un temps. Mais le jour est sous tes paupières: il attend,

comme les sons attendent dans les tuyaux sensibles et vibrants d'un orgue, et il éclatera, très puissant, comme le bruit glorieux lorsqu'on frappe le clavier. Approche ta tête. En ce moment, tes yeux doivent être comme une graine qui va germer; ils sont pleins d'attente et de promesses... Il n'y a pas un espoir qui ne leur soit permis. Et pourtant, ils sont bien clos, et pour le moment il n'y a rien dedans...

BLANCHE

Oh! si, si...

BERNARD

Oui, des souvenirs. Cela ne suffit point, n'est-ce pas?

BLANCHE

Non, non, ils m'inquiètent. Je ne sais ce qui arriverait si je ne devais plus quitter ce bandeau, mais, en ce moment, je ne pense que par mes yeux et je n'ai dans la tête que des images de lumière.

BERNARD

Oui! oui!

BLANCHE

Peut-être est-ce encore la faiblesse et le mal, mais elles défilent sans cesse devant moi, dans le noir incertain. Quelquefois, elles sont faiblement lumineuses, mais si précises! D'autres

fois, ce sont des disques de feu, et des points très brillants qui tournent et s'élargissent. Mais je ne sais pourquoi je te raconte cela... (*Silence.*) Je voudrais ouvrir les yeux et voir trois petits brins d'herbe qui remuent au vent, entre les cailloux.

BERNARD

Cela te ferait plaisir, n'est-ce pas? Allons, n'aie pas de honte, réponds.

BLANCHE

Oh! oui! oui! il me semble que je ne pourrais pas avoir de plus grande joie en ce moment.

BERNARD, *se levant.*

Alors, Blanche, je suis victorieux et délivré du plus pesant souci. Il m'a fallu dix jours de tourment et d'incertitude pour obtenir de toi cette parole. Tu ne peux pas savoir quelle inquiétude et quel remords. Comprends bien : lorsque je t'ai conduite à cette fenêtre, je voulais t'entendre trouver un mot, un seul mot de ferveur et de désir. Tu as cherché, tu as tiré de toi-même quelques cris. Ah! ces cris!... Je t'ai demandé plus que tu ne pouvais, mais j'ai compris un moment que je me rapprochais de la clarté. Alors, tu es tombée... je t'avais emmenée trop loin. J'ai racheté cette minute par la plus grande détresse. Mais maintenant, maintenant tu es

sauvée, sauvée pour toujours. Tu veux voir un peu d'herbe par terre, n'est-ce pas? C'est merveilleux! Je suis fier, puisque tu veux voir cela. Mais tu voudras davantage : un arbre, avec ses fruits, n'as-tu pas envie de voir cela aussi?

BLANCHE

Oh! oui! oui!

BERNARD, *cherchant ses mots.*

Une rivière, une belle rivière qui descend vers le lac entre les rochers, cela doit être admirable, n'est-ce pas?

BLANCHE

Oui, oui! une rivière aussi...

BERNARD, *cherchant toujours.*

Et le ciel, avec... avec... je ne sais pas, des nuages, des étoiles ?

BLANCHE

Oui, cela aussi, et tout, tout... (*Elle se jette contre la poitrine de Bernard avec un rire sanglotant.*) Je veux voir. Je veux voir !

BERNARD

C'est bien. Laisse grandir ce beau désir. Laisse encore dormir et rêver tes yeux. Attends, et cette fois sache te recueillir comme il convient pour mériter le jour. Maintenant tu vas retourner vers ton soleil, sans crainte, mais avec la plus grande ardeur, sans faiblesse, mais

avec la plus humble piété ; je peux bien savourer l'orgueil de te promener à mon tour, par la main, comme on promène les aveugles. Tu es venue pour quelques jours vivre dans les ténèbres, tu y as été malheureuse et désemparée ; mais je peux avant que tu retournes au monde qui est le tien, je peux te conduire comme on mène un étranger dans sa ville natale. Viens, marchons doucement. Ici, l'herbe est drue et vivace. Tu remarques, quand on ne la voit pas on sent mieux qu'on la meurtrit et qu'on l'écrase. — Attends, je viens de rencontrer une pierre, je vais l'enlever pour que tu ne blesses pas tes pieds. (*Il se penche et soulève la pierre.*) Touche-la un peu : la mousse lui fait un habit frais, avec une petite odeur d'humus ; au-dessous, elle est pleine de terre et toute froide. (*Il jette la pierre dans les fourrés.*) Je la jette et maintenant elle restera peut-être cent ans, peut-être mille ans à cette place où elle est tombée... As-tu mesuré son poids : on fait cas de ce que les choses pèsent quand on ne connaît pas les vertus qui les signalent de plus loin. Voici le banc. Monte une marche. Va t'asseoir au fond.

(*Blanche suit la pierre avec une grande maladresse et s'assied. Bernard passe derrière le banc.*)

BLANCHE, *craintive.*

Où vas-tu, Bernard?

BERNARD

Je reste ici. Je suis derrière toi. (*Il vient s'appuyer sur le banc, derrière Blanche*). Nous sommes très bien, n'est-ce pas?

(*Silence. On entend au loin un coup de tonnerre prolongé.*)

BLANCHE

Entends-tu, il me semble qu'il tonne?

BERNARD

Oui, un peu... Il y a des orages qui se promènent dans la montagne. C'est très loin. La pierre n'est pas trop froide?

BLANCHE

Non, pas trop. (*Elle se tourne vers Bernard et touche la statuette*). Qu'y a-t-il ici?

BERNARD

C'est la petite statue. Je la connais bien; je suis venu souvent ici. Je l'ai souvent touchée.

BLANCHE

Je la connais aussi, mais je ne l'ai jamais touchée.

BERNARD

C'est naturel. Je sais que les petits enfants, qui sont bien clairvoyants, tendent toujours les mains pour prendre les objets et s'assurer de

leur forme et de leur consistance; mais ils ne conservent pas longtemps cet instinct, car on les appelle « touche-à-tout » et on leur fait grand honte. Que veux-tu, tu as été une enfant bien sage, et voilà pourquoi tu ne touches pas aux statues. Je crois pourtant qu'elles ne sont pas faites seulement pour être regardées. Donne ta main. Pose là. Voici la tête; sens-tu cette petite tête inclinée?

(*Le tonnerre roule encore au loin.*)

BLANCHE

Le tonnerre, encore...

BERNARD

Ah! si tu entends le tonnerre, tu ne sentiras rien ici. Si tu ne mets pas toute ton attention et tous tes désirs au bout de tes doigts en ce moment, tu n'auras pas tout le bonheur qu'il faut.

BLANCHE

C'est vrai, pardon, mais cela me fait un peu peur.

BERNARD

N'y pense plus. Suis le marbre avec tes doigts. Je cherche à te donner quelque chose... ce que j'ai, pendant que tu es aveuglée. Plus tard, tu me rendras à ton tour... Je suis content de pouvoir te donner quelque chose. Devines-

tu? C'est une femme : elle soulève et remue une étoffe avec ses doigts; tu sens comme cela s'enroule; c'est dur, mais c'est cependant léger; le marbre est plissé, travaillé, réellement transformé comme s'il changeait de nature pour exprimer une autre matière. Sens-tu bien? Il ne faut pas attacher tes doigts sur cette chose. Ils doivent couler insensiblement, ils doivent abandonner toute volonté capable de les rendre roides et maladroits; c'est bien, c'est bien... doucement... Comme cela, tu *contemples* cet objet, il s'impose, c'est lui qui soulève ta main et la laisse retomber à point. Il est immobile, mais c'est lui qui dirige et qui donne. Toi, tu es là, possédée par sa force, gouvernée par sa puissance.

(*Un nouveau coup de tonnerre retentit proche. Ni Bernard ni Blanche ne semblent y prêter attention.*)

La petite statue te donne tout. Elle te rend ce que l'homme ancien qui l'a faite lui a confié. Mais il n'y a pas qu'elle qu'on doit aborder ainsi : il faut aller avec la même humilité et la même confiance vers les choses de la nature, vers le moindre objet, un caillou, une pomme, une bête. — Il faut toujours accepter, c'est meilleur, c'est plus fort.

BLANCHE

Oh! comme je vais bien voir maintenant. Il me semble que je reprendrai contact avec le monde, que j'arriverai vers lui plus digne. (*Un coup de tonnerre violent lui coupe la parole.*) Je n'ai pas peur... Ne fais pas attention... continue...

BERNARD, *poursuivant.*

C'est bien. Tu connais maintenant ce petit marbre.

BLANCHE

Oui, il fait un petit noyau de fraîcheur au milieu de cette lourdeur orageuse. J'aurai plus de plaisir à le regarder maintenant. Je voudrais bien le voir.

BERNARD

Attends, attends, tu le verras plus tard. Tu l'as vu souvent et tu n'avais aucune hâte de le toucher, maintenant que tu l'as touché, tu es bien pressée de le regarder. Attends et tu comprendras encore d'autres choses! cette femme qui est là dans la pierre, cette femme doit danser. Souvent, des jeunes filles ont dansé près de moi, sur la terrasse ou sur les pelouses du parc, et je sentais au bruit de leurs pieds, à leur chant ou au rythme de leur haleine, qu'elles traçaient dans l'air des gestes que la main ne sau-

rait accompagner, mais que... des yeux doivent suivre et saisir de façon continue. Mais je n'ai bien compris leur danse et l'agrément de leur mobilité qu'après avoir bien senti sous mes doigts la délicatesse de cette figurine qui, elle, ne bouge pas...

(*Depuis quelques instants, le vent se lève et souffle par bourrasques. L'éclat du jour est voilé par de gros nuages.*)

Ta main tremble un peu, Blanche. Tu sens venir l'orage et tu t'agites comme un petit épi tourmenté par la bise.

BLANCHE

Je ne suis pas bien courageuse et le vent apporte des bruits qui m'effraient. (*Coups de tonnerre plus rapprochés toujours.*) Certainement il va faire un grand orage. Ecoute, il doit pleuvoir très fort près d'ici, la terre tremble et il passe des fraîcheurs inattendues.

BERNARD

Oui, il vaut mieux partir. Je ne sais plus où est ma canne. Attends, je crois l'avoir laissée par terre, près du tronc d'arbre; ne quitte pas le banc, je vais l'aller chercher.

BLANCHE

Ne t'éloigne pas, Bernard, je t'en supplie.

Bernard! Je ne te sens plus là. Oh! je ne suis pas tranquille.

BERNARD

Je ne m'en vais pas. Je ne m'éloigne pas, je cherche ma canne. Ne quitte pas le banc. Ah! la voici... elle était auprès du tronc d'arbre, j'en étais sûr. (*Il se dirige lentement vers Blanche.*) Tu es bien là?

BLANCHE, *venant jusqu'à la marche.*

Voici, ta main, donne ta main.

BERNARD

Non, prends mon bras et marchons.

(*L'orage se rapproche de minute en minute.*)

Partons vite, avant la pluie. Ah! tu n'es pas assez couverte. Je n'avais pas pensé à cela. Pourvu que tu ne sois pas mouillée. (*Il prend le chemin à gauche du banc.*) Je crois que voici notre chemin. (*Ils disparaissent sous bois.*)

BLANCHE, *s'éloignant.*

Nous n'allons pas bien vite. J'ai un peu peur, Bernard.

SCÈNE III

JÉROME, CATHERINE, le petit JEAN.

(*La scène reste vide quelques instants, puis ils entrent tous trois par la gauche, marchant avec rapidité.*)

CATHERINE

Nous les avons laissés ici.

JÉRÔME

Vous voyez bien, il n'y a plus personne. Catherine, cela m'inquiète.

CATHERINE

L'orage se calme un peu; ils ne peuvent être loin. (*Elle crie.*) Bernard! (*Sa voix est couverte par le tonnerre.*) Ils seront retournés vers la maison; mais ils ne peuvent y être arrivés déjà. Jean, cours jusqu'à la grande allée, regarde si tu les vois.

(*Le petit Jean sort.*)

JÉRÔME

On n'aurait pas dû les quitter.

CATHERINE

Que voulez-vous, Jérôme, j'étais partie pour si peu de temps; vous me demandiez...

JÉRÔME

Je ne vous fais pas de reproches, Catherine.

CATHERINE

Ils semblaient si tranquilles, assis sur cet arbre mort... Mais Bernard connaît les chemins, ils sont bien près de la maison...

JÉRÔME

Ecoutez, il me semble que j'entends quelque chose!

CATHERINE, *très inquiète.*

Certainement, Bernard connaît les chemins.

JÉRÔME

Il les connaît, lorsqu'il est seul et réfléchi; mais peut-être ne saura-t-il plus se diriger s'il lui faut conduire une femme effrayée. Oh! je suis bien tourmenté; que fait donc Jean?

CATHERINE

Attendez. Je crois entendre aussi quelque chose.

(*Ils écoutent encore. Bourrasques, éclairs, tonnerre.*)

JÉRÔME

Ah! Nous ne pouvons rien saisir avec tous ces bruits. Voilà Jean. Eh bien?

(*Entre Jean en courant.*)

JEAN

Ils ne sont pas dans la grande allée, je n'ai vu personne.

JÉRÔME

Dans quelques minutes, il va tomber des trombes d'eau. Je vais voir du côté du lac. Allez dans la direction du verger, prenez l'enfant avec vous, hâtez-vous.

(*Ils sortent tous trois, Catherine et Jean à gauche, Jérôme à droite par le chemin du premier plan.*)

SCÈNE IV

BERNARD, BLANCHE.

(*La scène reste vide quelques instants pendant lesquels l'orage atteint à la plus grande violence. L'obscurité est hachée de grands éclairs pâles. Un bruit de feuillage froissé à droite et Bernard sort des taillis tenant Blanche par la main; leurs vêtements sont déchirés et trempés de pluie. Bernard a perdu son chapeau, Blanche tremble visiblement.*)

BLANCHE

Nous avons perdu notre chemin.

BERNARD

Nous le retrouverons, sois plus courageuse, je t'en supplie.

BLANCHE

Oh! je voudrais bien. J'ai un peu froid. Les branches ont secoué de la pluie dans mon cou.

BERNARD, *cherchant*.

Ce sentier tournait et puis il s'est perdu. Ici la terre est plus ferme; nous devons être sur un chemin ou dans une clairière.

BLANCHE

Nous n'avons pas pris le bon chemin. Nous avons quitté trop vite le banc rond. Pourtant nous avons fait beaucoup de pas...

(*Coup de tonnerre.*)

BERNARD, *lui saisissant la main.*

Viens, marchons!

BLANCHE

Oh! non, non!

BERNARD

Mais que veux-tu faire ici?

BLANCHE

Ecoute, Bernard, si nous étions partis dans la bonne direction, nous serions tout près de la maison, dans les pelouses. Mais nous sommes encore au cœur des bois : entends-tu ce grand bruit de feuilles. Nous sommes au milieu des bois; nous avons dû nous écarter de la maison. (*Tonnerre.*) Si nous marchons encore, nous nous écarterons davantage. Oh! j'ai vraiment peur.

BERNARD

Alors nous resterons ici. (*Il s'appuie contre un gros tronc d'arbre. Blanche se serre un peu contre lui. Eclairs et grondements.*) Ici, nous serons peut-être moins mouillés.

BLANCHE

Ah! je voudrais voir, j'ai besoin de regarder. *Elle lève instinctivement la main vers son bandeau. Bernard sent le geste et lui rabaisse le bras.* Ce n'est certainement qu'un orage comme tous les orages, mais c'est le premier qui m'affole comme cela. Oh! c'est terrible de ne pas se rendre compte... Oh! je voudrais voir... Entends-tu comme les branches craquent? Si le vent en arrache une, nous serons peut-être écrasés.

BERNARD, *parlant comme pour distraire Blanche.*

La force déchaînée frappe ceux qui voient comme ceux qui ne voient pas. Demeure et sois calme: il n'y a pas plus de tristesse à ne pas savoir d'où vient le coup. Mais ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, nous ne sommes pas en danger, il me semble que le vent se calme... (*Une grande bourrasque répond.*) On ne sait jamais d'où vient le coup; avec des yeux on peut connaître ce qui blesse, sans doute, mais on ne sait guère d'où cela vient. Serre-toi contre moi, tu recevras moins d'eau, tu auras moins froid. Quand le jour te sera rendu, tu penseras souvent à cette minute que nous vivons, et si tu te trouves d'autres fois au milieu de la tempête, tu n'auras plus cette même frayeur...

Pendant qu'il parle ainsi lentement, comme pour bercer la peur de Blanche, elle a levé la main jusqu'à son bandeau et elle le tire en bas sans violence pour ne pas attirer l'attention de Bernard; mais, soudain, elle ne peut se retenir et pousse un cri.

BLANCHE

Ah! je vois, je vois très bien. Nous avons tourné, tourné. Oh! je vois très bien. Nous sommes revenus à la même place. Voici le banc, voilà la statue, voilà...

BERNARD

Qu'as-tu fait, Blanche, qu'as-tu fait?

Il veut attirer Blanche contre lui et lui faire un bandeau de ses mains, mais un violent éclair a ébloui Blanche, que l'on aperçoit les yeux dilatés, la figure empreinte de stupéfaction et de douleur. Il y a un grand silence pendant lequel le grondement s'éloigne puis s'éteint. Blanche écarte la main de Bernard en gémissant sourdement.

BLANCHE

Hoo! Hoo!

BERNARD

Qu'est-il arrivé?

BLANCHE, *à voix basse, dans l'angoisse.*

Ah! Bernard. Ah! certainement, c'est fini,

c'est fini. C'est pour toujours, maintenant, pour toujours.

BERNARD

Oh! qu'y a-t-il encore de fini, qu'y a-t-il de fini pour toujours. Parle, parle, je ne comprends pas.

BLANCHE

Si, tu comprends : l'éclair, Bernard. Ah! cela brûle terriblement. L'éclair dans mes yeux, dans mes yeux!

BERNARD, *d'une voix entrecoupée.*

Je comprends, je comprends. Ah! tristesse! Tu n'étais donc pas faite pour conserver la clarté! Cherche, cherche encore... Rien? Es-tu sûre, rien?

BLANCHE

Non... Rien...

(*Elle pleure.*)

BERNARD

Les forces se sont unies contre toi, contre nous. Nous ne pouvons plus résister. Il faut nous livrer maintenant. Allons...

(*Il s'avance, sa canne tendue, tenant Blanche sanglotante serrée contre lui. On entend au loin une voix qui appelle.*) Bernard! Bernard!

BLANCHE

Les voilà, entends-tu? Attends, il ne faut pas

leur dire encore, il ne faut pas qu'ils sachent tout de suite (*Elle remet en tremblant son bandeau sur ses yeux morts.*) Allons, maintenant.

LA VOIX DE CATHERINE, *plus proche.*

Bernard! Bernard! Blanche!

BERNARD

Allons, maintenant.

(*Ils sortent par la gauche, lentement, les mains tendues, bien serrés l'un contre l'autre.*)

RIDEAU

ACTE IV

ACTE IV

Le bord d'une falaise dominant le lac. Le terrain monte très doucement vers le fond et s'abîme brusquement. A gauche, la falaise tourne et montre un profil abrupt; dans la profondeur on devine le lac; à l'horizon, silhouettes des montagnes de la rive opposée. Large morceau de ciel étoilé. Pierres et blocs de rochers au centre de la scène et à droite.

Une belle nuit de fin d'été. Quelques nuages. La lune apparaît et disparaît.

SCÈNE UNIQUE

BERNARD, BLANCHE, *puis le temps de passer*, le petit JEAN, ISABELLE, GENEVIÈVE.

La scène reste vide un moment, puis entrent Bernard et Blanche. Ils sont nu-tête. Ils se tiennent, par la main; leur marche est hésitante et craintive. Bernard avec sa canne touche les obstacles, il conduit Blanche qui a dénoué son bandeau et le tient dans ses doigts. Ils parlent d'une voix troublée; il y a de grands silences.

BERNARD

Maintenant, je ne sais plus du tout où nous sommes.

BLANCHE

Cela ne fait rien.

BERNARD

Non. Cela n'importe guère...

BLANCHE

Il faut nous asseoir; je suis lasse... je suis épuisée.

BERNARD

C'est vrai; il y a peut-être une demi-heure que nous avons quitté la maison.

BLANCHE

Il me semble qu'il y a plus d'une heure.

BERNARD

Non; mais tu ne peux pas juger de la même façon. Le temps doit paraître plus court à ceux qui voient...

BLANCHE

Je suis si lasse!

BERNARD

Attends, je sens une pierre. M'y voici. Viens t'asséoir auprès de moi. (*Blanche se laisse glisser à terre et s'appuie contre Bernard.*) Tu n'es pas habituée à marcher ainsi; tu n'es pas encore habituée à chercher avec ton pied la place de ton pied et à étendre la main pour permettre à ton corps d'avancer.... Es-tu bien?

BLANCHE

Oui, je suis mieux.

BERNARD

Restons donc. Et puis, parle... ou ne parle pas. Cela ne peut plus rien faire. Je n'ai pas besoin d'avoir du courage, tu n'as plus besoin d'avoir de l'espoir. — Nous sommes bien ici, nous serons bien partout...

BLANCHE

Tu ne connais pas cet endroit, n'est-ce pas?

BERNARD

Non. Depuis cinq minutes, peut-être, j'ai perdu toute connaissance des chemins. Nous avons traversé le verger, et comme le fond s'ouvre sur la campagne, je crois que nous sommes sortis du parc; nous avons marché trop vite; je croyais reconnaître l'endroit, mais je ne sais plus où nous sommes. Je n'ai pas senti de sentier bien net depuis quelques instants; il y a beaucoup de pierres par ici...

BLANCHE

Je n'entends plus de souffle dans les arbres.

BERNARD

Moi non plus. Je devine une grande liberté de l'air : les moindres bruits semblent s'éloigner et gagner à travers le vide, sans obstacle. On sent venir des rumeurs faibles et des odeurs qui doivent avoir parcouru beaucoup de chemin. Nous devons être sur le plateau, au bout du parc, ou bien...

BLANCHE

Ou bien?

BERNARD

Non... rien, je ne dis rien. L'orage de la journée a laissé la terre humide et fraîche; tu n'as pas froid?

BLANCHE

On ne nous cherchera pas. On ne s'apercevra pas; pourvu qu'ils ne s'inquiètent pas!

BERNARD

Non! Quand nous sommes partis, mon père dormait dans la salle; il ne se réveillera que pour se mettre au lit. Le pauvre homme est fatigué... Catherine est allée travailler chez elle; j'ai dit que nous irions sur la terrasse. Catherine descendra lorsque Geneviève et Isabelle ramèneront Jean, mais il n'est pas encore l'heure; nous tâcherons de retourner avant.

BLANCHE

Ah! pas encore! pas tout de suite. Je n'aurai pas la force de paraître calme...

(*Un silence.*)

BERNARD

Alors, Blanche, tu es sûre, tu es bien sûre maintenant?

BLANCHE

J'étais sûre avant la fin de l'éclair... C'est ma faute. Tu entends, Bernard. Je parle maintenant avec un grand calme; je n'ai jamais été si calme et si bouleversée à la fois qu'en ce moment. C'est ma faute. Je ne méritais pas de garder des yeux. Je n'ai pu résister, j'avais peur, terriblement. Je savais qu'il suffisait d'ôter

le bandeau pour voir encore. J'en avais envie depuis le soir du soleil; j'aurais peut-être résisté, à cette envie, mais l'orage m'a troublée. J'ai voulu voir, j'ai vu...

BERNARD

Qu'était-ce donc?

BLANCHE

Un éclair..... je ne peux pas t'expliquer ce que c'est qu'un éclair. Mais tu comprendras plus tard. Je passerai bien du temps à te le faire comprendre, si je dois vivre encore tout ce temps.

BERNARD

Si tu dois vivre?...

BLANCHE

Oh! ne fais pas attention. Je ne suis plus triste. Je ne pourrais même plus pleurer. Je suis étourdie comme si j'avais reçu un grand coup de pierre sur le front. Je ne sais pas bien ce que je dis; mais je suis mieux ici. Je ne pouvais plus respirer là-bas. Ils étaient autour de nous, si paisibles!... Ils ne savaient pas; ils ne connaissaient pas ce que je sais.

BERNARD, *sans foi.*

Mais tu ne sais peut-être rien encore, on pourrait.

BLANCHE

Ecoute : il y a des fois où la certitude naît naturellement, en dedans. Elle se retourne et

grossit dans la poitrine comme une chose étouffante et lourde. Elle vous avertit avant même tous les autres avertissements. — Quand ma mère est morte, j'étais dans la pièce voisine de sa chambre, où je ne devais pas entrer. On ne m'a rien dit; on n'a jamais rien voulu me dire franchement. Mais au moment où elle est morte, cette même chose a commencé de gonfler dans ma gorge comme je la sens encore, et je pense que j'ai connu sa fin avant les gens qui se penchaient sur son lit. — Maintenant, cela me possède, si fortement! Eh puis, tout à l'heure, après le diner, je suis allée dans la salle basse où je sais qu'il y a toujours des lumières. J'étais certainement seule; alors, j'ai enlevé mon bandeau... Ah! Bernard, tu comprends, tu remarques... je pense à cela avec un cœur bien calme, mais je n'ai rien vu, rien vu. J'ai pris le flambeau; l'air agitait les bougies qui m'envoyaient de la chaleur à la figure; je voulais être sûre, je ne tremblais pas; j'ai mis les doigts, je me suis brûlée les doigts; et rien, toujours rien. — Alors j'ai noué mon bandeau et je suis retournée près de vous tous.

BERNARD

... Je ne peux donc plus rien te dire. Il y a sur nous et autour de nous des forces étrangères

contre lesquelles nous ne pouvons rien, contre lesquelles, je crois, personne ne peut rien. Nous avons fait ce que nous pouvions faire; maintenant, nous avons fini... il faut attendre. Mais reste près de moi et donne-moi ta main.

(*La lune se découvre et vient les baigner de clarté.*)

BLANCHE, *pendant que la lune l'illumine.*

Bernard! ne sens-tu pas? Je pense qu'il se passe quelque chose. Je ne respire plus de la même façon; qu'arrive-t-il encore? Il y a certainement quelque chose dans l'air...

BERNARD

Je ne sais pas; je ne connais pas. J'ai toujours senti venir et passer dans l'air des choses que je ne comprenais pas. Tu es inquiète; veux-tu marcher? Veux-tu essayer de regagner la maison?

BLANCHE

Non, pas encore. J'ai quitté ce bandeau, je n'aurai pas le courage de le remettre tout à l'heure. Depuis midi, ils ont pris tant de soins, ils parlent avec tant d'espoir! Je ne saurai jamais comment leur expliquer... Quand ils le sauront, il me semble que je deviendrai deux fois aveugle. Tu as entendu parler ton père? Il m'a dit : « Vous n'avez pas votre air ordinaire, l'orage vous a fait grand' peur » et puis il a dit : « Ce bandeau vous

tient chaud, on l'enlèvera bientôt, et il sera temps pour nous aussi, on est moins heureux ici depuis qu'on ne voit plus vos yeux. » Le pauvre père, il les reverra. Je ne sais pas comment lui expliquer cela, à lui...

BERNARD

C'est vrai. Nous réfléchirons. Sois forte encore, il faudra remettre ton bandeau et attendre.

BLANCHE

Ne rentrons pas en ce moment. Je ne sais pas si j'aurai le courage de l'embrasser ce soir sans trembler. Il me disait toujours : « Vos yeux seront utiles ici, quand les miens seront fermés... »

BERNARD, *vivement.*

Il te disait cela?

BLANCHE

Oui... mais... mais... il le disait lorsque nous étions seuls. C'était une idée qu'il aimait... Il répétait cela souvent et je me plaisais à l'entendre dire; j'aimais aussi cette idée quand j'avais des yeux, mais, maintenant, je n'ai plus rien, Bernard; je ne serai plus jamais bonne à rien...

BERNARD, *l'interrompant.*

Nous allons partir; je vais essayer de retrouver le chemin.

BLANCHE

Non, je t'en supplie, pas encore! Je me suis sauvée avec toi parce que je ne pouvais plus leur montrer un visage tranquille. Ici, je sens le calme me revenir. Restons encore un peu, je ne parlerai plus.

BERNARD

Si, parle... est-il vraiment des paroles qui ne nous soient pas permises en ce moment?

BLANCHE

... Je pouvais encore marcher devant, et te dire : « Il y a un arbre ici, il y a là une pierre et là un ruisseau et là une grosse branche; mais maintenant... maintenant, tu me traînes comme un petit enfant dont les jambes sont faibles. Tu m'as amenée jusqu'ici, vite, vite, parce que je voulais fuir la maison; il me semble que lorsqu'il va falloir marcher encore, j'aurai peur. Ah! je ne peux plus te rendre aucun service, Bernard. Je t'embarrasse, c'est moi qui t'embarrasse... Tu ne dis rien, mais tu sens que je peux encore pleurer... Non, je ne veux pas te gêner; tu en sais assez pour toi, tu n'en sais peut-être pas assez pour deux, et moi, je ne connais plus rien... Laisse-moi contre cette pierre et va-t'en, va-t'en tout seul; tu seras toujours assez fort; mais laisse-moi ici, je suis une

pauvre femme sans yeux; je suis, à présent, bonne pour mourir, Ah! laisse-moi, laisse-moi!..

(*Elle pleure longuement contre la poitrine de Bernard et laisse tomber le bandeau qu'elle tenait.*)

BERNARD

Oui! oui! pleure. Tu as, depuis midi, gardé des larmes qu'il est temps de pleurer.

BLANCHE

Tu sens mes larmes, Bernard? Mes yeux ne verront plus, mais ils pleureront encore. Il va falloir vivre des jours si tristes... si tristes...

BERNARD

Tu ne sais pas. Attends, et laisse passer ce jour, et d'autres jours. Tu éprouves en ce moment le plus grand coup. Tu ne sais pas que l'habitude doit prêter une amère douceur au plus profond tourment. Viens ici. Je peux te bercer et je voudrais avoir le courage forcené des femmes qui chantent en balançant l'enfant qui souffre, des femmes qui peuvent faire ce miracle de recueillir les sanglots de leur cœur et de les transformer en chansons... Écoute... écoute...

BLANCHE

Oui, oui, j'entends quelque chose.

BERNARD

C'est une petite voix, une toute petite voix... elle chante.

BLANCHE

Il y a plusieurs voix maintenant. (*On entend au loin la voix du petit Jean et celles unies de Geneviève et d'Isabelle*).

BERNARD

C'est la voix de Jean; les jeunes filles le ramènent à la maison.

BLANCHE

Où sommes-nous donc?

BERNARD, *d'une voix troublée*.

Je ne sais pas, je ne connais pas le chemin qu'elles peuvent prendre, mais je vais les appeler.

BLANCHE

Non, non, je t'en prie, ne les laisse pas venir près de nous; je n'ai pas encore la force de me montrer, de sourire comme une convalescente heureuse et de parler... je ne peux pas encore; Bernard, je t'en prie.

BERNARD

Il faut pourtant partir. Je ne sais plus où nous sommes. Je crois que je suis tout a fait perdu; j'ai peur de n'avoir pas été du bon côté.

BLANCHE

Quel bon côté?

BERNARD

Non, rien; je dois me tromper...

(*On entend plus proche le chant des jeunes filles*).

Tu entends, les voici; laisse-moi crier. Nous gagnerons la maison, tu dormiras...

BLANCHE

Oh! dormir...

BERNARD

Mais il faut rentrer, je ne suis pas tranquille ici; Blanche! je t'en prie. Et puis, il y a autre chose : ils seront à la maison avant nous. Mon père va s'éveiller, Catherine va descendre, ils vont nous chercher sur la terrasse; ils seront inquiets...

BLANCHE

Oui, c'est vrai. (*Les voix se rapprochent encore.*) Attends, attends, tu vas les appeler tout de suite; il faut que je repose ma figure; je crois que je pourrrai. Ils ne sont plus loin maintenant. Il faut que je replace mon bandeau. Ah! mon Dieu, où est mon bandeau. Je l'ai laissé tomber tout à l'heure, il ne peut être loin... (*Elle tâte fiévreusement le sol et les pierres.*) Je ne le trouve plus. Bernard! il est perdu. Ils vont voir... ils vont me regarder, cela doit se remarquer. Mon Dieu! ils vont voir mes yeux, je ne

pourrai rien dire, rien expliquer... Tu ne le trouve pas Bernard?

BERNARD, *cherchant.*

Non, il n'est pas de mon côté.

BLANCHE

Nous n'avons plus qu'à les laisser passer... Nous partirons tout de suite après eux.

BERNARD

Tu ne le trouves pas, non? Eh bien, donne ta main et viens; ils vont passer tout près de nous.

(*En se levant, il recule et heurte du dos un des blocs de rocher; il tourne lentement, tirant Blanche après lui et tous deux s'arrêtent à gauche, abrités par la pierre. La lune est cachée, la scène est sombre. Ils sont invisibles pour qui arrive par la droite. La voix des jeunes filles s'entend plus proche encore.*)

BERNARD

Agissons comme tu le veux. Peut-être vont-ils nous voir tout de suite, on ne sait pas... Restons tranquilles et écoutons.

(*Geneviève, Isabelle et le petit Jean entrent par la droite en achevant leur chanson. Les deux jeunes filles se tiennent par le bras, Geneviève donne la main au petit Jean qui porte une lan-*

terne. Tous trois traversent la scène de droite à gauche sans s'arrêter.)

ISABELLE

Ne balance pas ta lanterne, petit Jean; la lune est cachée et on ne voit pas trop clair.

JEAN

Ma lumière ne vivra pas jusqu'à la maison.

GENEVIÈVE

Si, par ici, c'est plus court. Il nous faut peut-être encore vingt minutes.

(*Le petit Jean s'approche du bord de l'abîme et crie.*)

JEAN

Hou! Hou!

GENEVIÈVE

Ne va pas par là, Jean, tu me fais peur.

(*Ils sortent tous trois à gauche. Bernard se lève vivement comme pour les suivre et crier. Blanche le retient.*

BLANCHE

Ne les appelle pas.

BERNARD

Pourquoi?

BLANCHE

Nous retournerons seuls; nous arriverons peu de temps après eux; ils ne vont pas très vite.

BERNARD

Ils vont plus vite que nous.. (*Avec hésitation.*) Blanche, as-tu bien entendu?

BLANCHE

Quoi?

BERNARD

Ce que Geneviève a dit...

BLANCHE

Non, non... Ah! si, il me semble. Attends... Elle a dit : « Ne va pas par là, Jean, tu me fais peur »... C'est vrai. Ah! que veut dire cela? C'est vrai... Si tu appelais?

(*On entend au loin le chœur des trois voix qui s'éloignent.*)

BERNARD

Non, il est trop tard. Ils chantent; ils n'entendraient plus maintenant. Il n'est plus temps. Nous retournerons seuls.

BLANCHE

Entends-tu... dans quelle direction leurs voix s'éloignent. Je crois qu'ils allaient par ici, par ici...

BERNARD

Oui, peut-être.

BLANCHE

Partons... (*Ils ne bougent pas.*) Pourquoi a-t-elle dit à Jean : « Ne va pas par là, tu me fais peur. »?

BERNARD

Je ne sais pas. Sans doute parce qu'il s'écartait dans la nuit.

BLANCHE

Non... Jean devait porter lui-même la lumière... Non, ce n'est pas pour cela.

BERNARD

Alors, je ne sais pas.

BLANCHE

Allons nous-en, il est temps.

BERNARD

Tu es bien pressée maintenant. Ta main tremble un peu : tu as peur, Blanche?

BLANCHE

Je ne sais pas, mais je suis lasse, brisée. Je ne suis pas habituée à marcher ainsi... je vais peut-être tomber...

BERNARD

Mais non!

BLANCHE

Si peut-être.

BERNARD

Eh bien, nous tomberons tous les deux. Le secours vient de passer si près de nous et nous l'avons laissé passer.

BLANCHE

Cela valait mieux. Nous irons seuls, mais

allons-nous-en... partons vite, je ne peux plus rester ici, je ne suis plus tranquille.

BERNARD

Tu n'as toujours pas ton bandeau.

BLANCHE

Non, mais cela ne fait plus rien, je mettrai un mouchoir, n'importe quoi; je prendrai un bandeau là-bas, mais j'ai hâte de m'en aller.

BERNARD

Tu me tiendras bien; si nous tombons, — on ne sait pas, une pierre, un trou, — je veux que nous tombions tous les deux en même temps.

BLANCHE

Pourquoi dis-tu cela? A-quoi penses-tu?

BERNARD

Oh! ma foi! je ne pense à rien, c'est l'habitude.

BLANCHE

Si! tu penses à quelque chose. Tu penses à ce qu'a dit Geneviève au petit Jean...

BERNARD

Eh bien, oui! Cela m'étonne; mais, je t'en supplie, n'en parlons plus.

BLANCHE

Nous n'avons plus besoin d'en parler. Cela

n'avance à rien. Et puis, si nous retournons jusqu'à la maison, si nous arrivons sans encombre à la maison, c'est que la nature nous accepte, c'est qu'elle ne nous repousse pas, sinon...

BERNARD, *avec autorité*.

Tais-toi.

BLANCHE

Non, non, je veux dire cela. Tu peux sentir : Mon cœur ne bat pas trop vite. Je suis calme et recueillie. Je ne ressens pas de peur, mais une grave émotion...

BERNARD

Oui, une grave émotion. Depuis que je marche, les mains tendues, je n'ai pas connu d'émotion pareille.

BLANCHE

Marchons, maintenant, je veux.

BERNARD

Attends encore un peu, une minute seulement.

BLANCHE

Non, non, tout de suite. C'est plus fort que moi. Je veux partir.

BERNARD

C'est bon ; je vais passer devant, tu me tiendras par mon habit.

BLANCHE

Non, je veux marcher à côté de toi. Nous

avancerons de front, en nous tenant par la main, et comme ça...

BERNARD

Comme ça?

BLANCHE

Eh bien, si quelque chose arrive, s'il y a une branche en travers du chemin par exemple, nous la heurterons tous deux ensemble.

BERNARD

C'est bien. — Il me semble que c'est par là qu'elles sont parties. . Allons, pas trop vite.

BLANCHE

Plus vite si tu veux, cela ne me fait rien.

(*Ils avancent tous deux vers la gauche, en remontant la scène, dans la direction du bord de la falaise, la lune reparue les éclaire fortement.*)

BLANCHE

Serre-bien ma main, Bernard.

BERNARD

Elle tremble un peu, ta main.

BLANCHE

Je ne crois pas, car je suis bien tranquille, bien résolue.

(*Ils avancent toujours, ils sont à quelques pas du bord de la falaise.*)

BERNARD, *s'arrêtant.*

Ecoute, Blanche, il y a quelque chose de surnaturel et de suprême dans ce chemin que nous faisons et dans les paroles que nous disons. Je n'ai jamais connu mes pas que par mes pas mêmes, et le sol que par ce qu'il vaut sous mes pieds; mais j'ai toujours été seul. Ce soir, je ne suis plus seul; pour la première fois, je sens que mon corps n'était pas fait pour avancer ainsi, derrière mes mains tendues... je voudrais te dire quelque chose.

BLANCHE

Parle, Bernard, mais avançons toujours. Il faut marcher maintenant, serre-moi bien.

(*Ils avancent encore un peu, Bernard tire sans cesse Blanche en arrière.*)

BERNARD

Ecoute, écoute-moi, Blanche. Je ne sais pas ce qui peut arriver, mais j'éprouve ce que je n'ai jamais eu en marchant seul; je crois que j'ai peur. Oui, je veux bien te serrer la main, mais, écoute-moi, je te dirai...

BLANCHE

Viens...

BERNARD

Oh! non! arrête-toi un peu. Le moment est

grave... J'en ai la poitrine serrée : mais je sens cela parce que mon état m'a toujours fait soupçonner des choses...

BLANCHE

Mais il faut rentrer, je veux m'en aller.

BERNARD

Oui! oui! nous allons repartir tout de suite... mais il faut que je trouve des mots... Tu as dit, tout à l'heure, que tu aurais aimé me prêter tes yeux. Oui! si tu avais eu tes yeux, tes bons yeux, je n'aurais pas voulu les attacher à ma pauvre chair prisonnière. Ah! je ne sais comment parler! Attends, encore un peu, je t'en supplie, je sais maintenant ce qu'il faut dire, ce que je dois te dire avant que nous allions plus loin... (*Blanche s'arrête.*) Si nous regagnons la maison, ce soir, si nous arrivons jusqu'à la maison, si nous ne rencontrons rien en chemin... voudras-tu rester toute ta vie auprès de moi? Blanche, c'est une prière qu'aujourd'hui seulement j'ose t'adresser.

(*Ils sont arrivés jusqu'au bord de la falaise.*)

BLANCHE

Ah! mon Dieu! Bernard! pourquoi me dis-tu cela? Pourquoi ta voix tremble-t-elle?

BERNARD

C'est cela, arrête-toi, arrêtons-nous un peu. — Je n'aurais jamais osé te le dire avant... mais j'en suis sûr à présent, et tu peux l'entendre ce soir, car nous vivons une heure terrible, nous allons peut-être mourir, et je t'aime depuis longtemps. Tu es triste, bien triste aujourd'hui; c'est peu de chose, mais prends cette parole.

BLANCHE

Ah! mon Dieu; dis, dis encore une fois, Bernard, que j'écoute encore une fois.

BERNARD

Oui, depuis longtemps, et je crois que je ne l'aurais pas dit; mais voilà que c'est nécessaire, et puis je suis heureux d'avoir parlé.

(*Il se penche vers Blanche, la serre contre lui et l'embrasse. Pendant ce geste, Bernard et Blanche, sans s'en rendre compte, s'écartent du précipice et se tournent dans la direction opposée*).

BLANCHE, *dans les bras de Bernard.*

Ah! merci, j'attendais depuis des jours... Savais-tu? Ne savais-tu pas? — Tu m'aimais. — Je ne sens plus le noir de mes yeux — Bernard, c'est la lumière, une autre lumière.

BERNARD

Oui, la lumière; oh! je comprends.

BLANCHE

Tu comprendras encore mieux. Ah! je te remercierai avec quelle ferveur. J'attendais depuis si longtemps... Mais il ne faut pas rester ici. Ne dis plus rien, nous en savons assez pour continuer notre route.

(*Ils se sont tournés vers le bas de la scène et reprennent le bon chemin.*)

BERNARD

Où est le chemin? de quel côté étions-nous tournés?... Oh! pourvu que nous n'ayons pas perdu la bonne direction.

BLANCHE, *le tirant peu à peu vers la sortie de gauche.*

C'est par ici, j'en suis sûre, c'est par ici qu'il faut aller.

BERNARD

Appuie-toi sur moi, aussi fortement qu'il est nécessaire. Je ne pouvais pas parler plus tôt; mais je sens une grande force dans mes bras et quelque chose de puissant dans ma poitrine.

BLANCHE

C'est la lumière, Bernard, c'est la vraie lumière. Sens mes mains : tu n'en voulais pas pour te guider autrefois; elles étaient maladroites, inattentives, peut-être; désormais, rien ne les distraira plus. Tu ne voulais pas les prendre,

prends-les maintenant; elles ne pourront plus te guider, mais elles s'ouvrent, pleines d'un pauvre amour qu'elles veulent t'offrir.

BERNARD

C'est bien, donne-les moi.

BLANCHE

Elles sont pleines de souvenirs.

BERNARD

Les miennes n'en pouvaient souhaiter plus. Marchons, veux-tu?

BLANCHE

Tu n'as dit qu'un mot et je suis heureuse. — Oh! c'est admirable, il suffit quelquefois de dire un mot pour faire le bonheur... Je ne marche plus de la même façon, il me semble que nous ne marchons plus de la même façon.

BERNARD

Oui, que s'est-il passé? Je n'ai plus cette frayeur dans la tête, et cette crainte d'avancer. Nous sommes sur le chemin, sur le bon chemin, n'est-ce pas?

BLANCHE

Tous les chemins nous sont bons.

BERNARD

Non! non! maintenant, je ne veux plus me tromper.

(*Ils avancent vers la gauche*).

BLANCHE

Oui, c'est par là que nous devons aller.

BERNARD

Je crois aussi que c'est par là !

BLANCHE

Doucement, allons doucement. Je suis bien heureuse. Je suis sûre, maintenant, que nous arriverons.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Acte I..... 13
Acte II..... 55
Acte III..... 95
Acte IV..... 127

PQ
2607
U53L8

Duhamel, Georges
La lumière

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY